

Le Samedi

VOL. VIII. No 24

MONTREAL, 14 NOVEMBRE 1896

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

ORPHELINE ET GRAND'MÈRE



LES GRACES.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25

(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL

MONTRÉAL, 14 NOVEMBRE 1896

LA FÊTE DES MORTS

Parmi toutes les cérémonies accompagnant la fête de la Toussaint, aucune n'est plus touchante, dans sa simplicité, que celle dite des Morts.

Dans la grande majorité des pays chrétiens, le culte des morts est religieusement suivi. Honorer ses morts, par des visites aux tombeaux est d'un usage à peu près général, mais cette manifestation, qui consiste à confondre, dans un même hommage, tous les morts connus et inconnus, à leur apporter le concours des prières de la communauté chrétienne, voilà ce qui revêt un caractère vraiment imposant surtout quand, comme à Montréal, le cadre s'y prête d'aussi comp'ète façon qu'au cimetière de la Côte-des-Neiges et que la manifestation est aussi générale que celle qu'il nous a été donné de contempler le 2 novembre.

C'est pour fixer le souvenir de quelques-uns des principaux épisodes de la procession solennelle de la Fête des Morts que nous avons fait prendre par notre artiste et offrons à nos lecteurs, le souvenir de cette cérémonie.

BOUQUET DE PENSÉES

Les meilleurs gouvernements tombent, mais les pires aussi.

x

Rien de grand n'a de grands commencements : Une corbeille d'osier fut le berceau de Moïse.

x

Les Pyramides s'élèvent au milieu du désert comme les tentes de pierres de l'éternité terrestre.

x

Il y a trois sortes d'ignorance : l'ignorance abécédaire, l'ignorance supérieure et l'ignorance savante.

x

C'est presque toujours notre faute quand il tourne pile, et nous nous plaignons de ne voir que le revers de toutes les médailles.

x

Maxime anglaise :

S'il vous arrive quelque chose d'heureux, dites-le à vos ennemis, cela leur fera de la peine ; s'il vous arrive quelque chose de malheureux, ne le dites pas à vos amis, cela leur ferait plaisir.

x

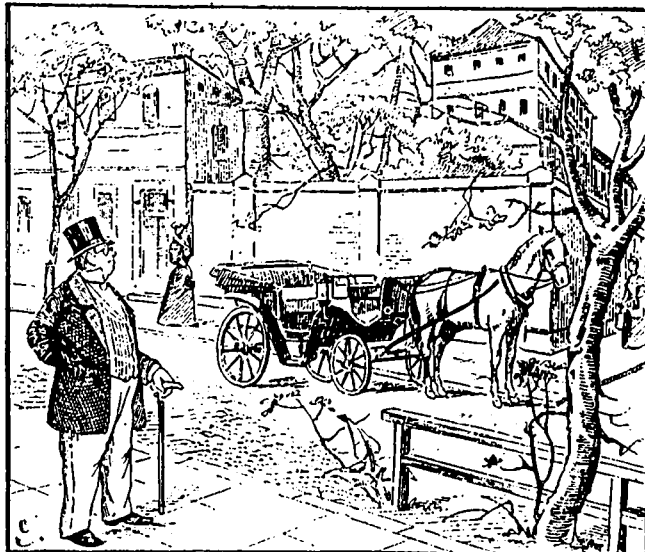
La société est aujourd'hui une maison à deux, trois, quatre et cinq étages, mais où chacun veut occuper le premier.

C'est pour ça qu'on voit sans cesse les nouveaux venus jeter les premiers occupants par les fenêtres.

DEVINETTES



—C'est exact, c'est bien aujourd'hui le jour du règlement. Mais où est l'ami ?



—J'ai besoin d'une voiture, en voilà une, mais où peut être passé le cocher ?

ECHEC



Le barbier.—Comment désirez-vous avoir vos cheveux taillés, Monsieur ?
Le nouveau client.—En silence parfait, mon ami. (Le barbier s'effondre.)

SOUVENIRS D'ÉCOLE

Constant, le valet de chambre de Napoléon I^{er}, raconte ceci dans ses Mémoires :

Le général Junot se trouvant, à son retour d'Egypte, à Montbart, où il avait passé plusieurs années de son enfance, avait recherché avec le plus grand soin ses camarades de pension et d'espièglerie, et il en avait retrouvé plusieurs, avec lesquels il avait gaiement et familièrement causé de ses premières fredaines et de ses tours d'écolier. Ensuite, ils étaient allés ensemble revoir les différentes localités, dont chacune réveillait en eux quelque souvenir de jeunesse. Sur la place publique de la ville, le général aperçoit un bon vieillard, qui se promenait magistralement, sa grande canne à la main. Aussitôt il court à lui, se jette à son cou, et l'embrasse à l'étouffer, à plusieurs reprises. Le promeneur, se dégageant à grand-peine de ces chaudes accolades, regarde le général Junot d'un air ébahi, et ne sait à quoi attribuer une tendresse si expressive de la part d'un militaire portant l'uniforme d'un officier supérieur et toutes les marques d'un rang élevé.

—Comment, s'écrie celui-ci, vous ne me reconnaissez pas ?

—Citoyen général, je vous prie de m'excuser, mais je n'ai aucune idée...

—Eh ! morbleu, mon cher maître, vous avez oublié le plus paresseux, le plus libertin, le plus indiscipliné de vos écoliers ?

—Mille pardons ! Seriez-vous M. Junot ?

—Lui-même," répond le général, en renouvelant ses embrassades, et en riant avec ses amis des singulières enseignes auxquelles il s'était fait reconnaître.

IL FAUT L'ENCOURAGER

Lui (d'un air tragique).—Vous me refusez, ma chère ; alors la vie n'a plus de charmes pour moi et je vais disparaître de la terre.

Elle.—Comment ! vous allez vous tuer ?

Lui (très sombre).

—Oui.

Elle.—Serait-ce par le poison ?

Lui.— Probablement.

Elle.—Et bien, dans ce cas, et si vous y êtes bien déterminé, prouvez-moi votre amour en allant acheter ce qu'il vous faut chez mon frère Pierre qui vient de s'établir pharmacien. Il tient aussi les poisons, paraît-il. Cela l'encouragera, ce pauvre garçon.

J'ai rencontré, hier, l'amoureux éconduit ; il se porte comme vous et moi.

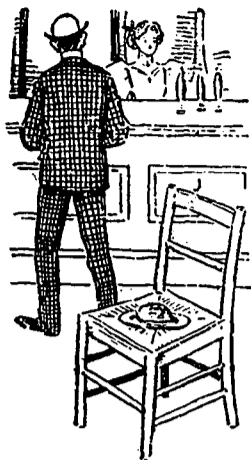
LA VÉRITÉ

Pat.—Vraiment, Nick, ta femme est d'une beauté frappante.

Nick.—Ça c'est vrai, Pat, et elle est plus frappante que belle.

Les **PILULES DE CELERI DE DAWSON** soulagent l'esprit, reglent et tonifient l'estomac et les intestins, et reconcilient avec l'existence. (Dans toutes les pharmacies. 25c LA BOITE)

HISTOIRE D'UNE CHAISE ET D'UN BISCUIT



I

Muzodor.—Avec du biscuit il faut quelque chose qui le fasse coller. Donnez-moi donc un verre de lait !



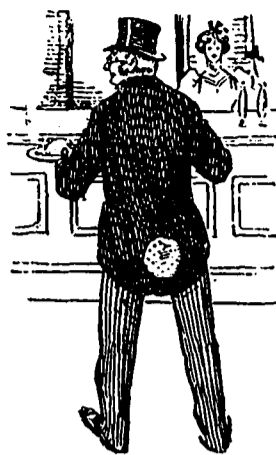
II

Mr Laframboise.—J'aime bien être à l'aise pour prendre mon biscuit et mon lait. Asseyons-nous ici.



III

Muzodor.—Excusez-moi, monsieur, mais je crois bien que vous vous êtes accaparé de mon biscuit et de mon siège ?



IV

Mr Laframboise (furieux).—Apprenez, jeune homme, que si j'ai pu prendre votre chaise, la croyant libre, j'ai les moyens de payer ce que je consomme. Et il sortit dignement.

il distingue une silhouette athlétique surmontée d'un bicorne. Il détale grand train et la roue, rapido sur l'essieu chargé, scande chaque enjambée d'un "j'l'avais dit, j'l'avais dit, j'l'avais dit."

Q e faire? la brouette est lourde et Claude ne pourra pas longtemps conserver cette vitesse. Il passe justement devant la maison du maître du champ. Pan ! il lui verse sa récolte contre sa porte et file au triple galop, tout aise de s'en tirer et surtout de n'avoir pas été coquin jusqu'au bout. Et la roue, moins gémissante, lui murmure doucement "Tas bien fait, l'as bien fait."

JUSQU'À LA MORT

(Pour le SAMEDI)

Aux cousines madame la marquise de R...

Oui certes je t'adore, et toi seule, toujours, Je t'adore sans fin, je t'adore si belle, O rêve de mes nuits, déesse de mes jours ; Je suis ton chevalier, ton poète fidèle.

Et si tu le voulais, je périrais pour toi, Pourvu que ton regard, pourvu que ton sourire, Viennent m'encourager — Je voudrais être roi Pour jeter à tes pieds mon sceptre et mon empire.

Et si j'étais un Dieu, rien ne m'arrêterait, Tu recevrais le Ciel, tu recevrais la terre : Le ciel pour nimbe d'or, qui partout brillerait, La terre pour jouet dont tu pourrais tout faire.

Mais si j'étais un Dieu puissant et Créateur, Ta beauté resterait, intense, souveraine ; Nul ne la changerait, car telle est ta splendeur, Que parmi l'Univers tu demeures la reine.

Et je rêve souvent de partir avec toi, Par un ciel orageux, par une nuit sans lune, De partir loin, bien loin, tout seuls à deux, toi, moi, De partir pour toujours et sans traces aucunes.

Heyat sur Mer (Belgique), juillet 1891.

Sur un mont élevé, jusques au firmament, Oubliant du passé nous referions la vie, L'un appuyé sur l'autre, et co's chaque instant, En une, se noyeraient, nos deux âmes ravies.

Et nous resterions là, jusqu'à la mort de tout, Et nous resterions là, pleins d'amour et de fièvre, Insultant à la mort qui nous verrait debout, Le cœur contre le cœur et la lèvre à la lèvre.

Et quant le Ciel mourant, par un ordre de Dieu, Crachera le soleil pour embraser la terre, Quand l'Univers entier crépitera sous le feu, Se tordra tout noirci, comme un brûlant cratère.

Quand les éclairs sanglants, brilleront leur rougeur, Qu'en un suprême glas, sonnera le tonnerre, Que les êtres tremblants, et tout sauts de peur, Se sentiront lancer en l'éternel mystère.

Qu'importera cela, car notre amour c'est tout. L'un sur l'autre appuyés grandira notre fièvre, Et la mort nous verra souriants et debout, Le cœur contre le cœur, et la lèvre à la lèvre.

BARON BAUDOIN DE FLANDRE.

PORTRAITS DE FEMMES

II

NORMANDE

Une souriante tête de baby : joues fraîches comme des roses éclores au dernier matin ; bouche petite, mais lèvres charnues, telles deux rouges fruits savoureux ; petit nez, retroussé presque ; regard clair des yeux limpides, d'un merveilleux bleu de faïence ; trop courts et trop rares les cheveux blonds — jaunes parfois, de nuances indécises et mêlées. Jolie comme une mignonne poupée, point mignarde pourtant et non aristocratique, parce que ses mains ont souvent travaillé.

Bonne petite femme en somme, plus raisonnable que raisonneuse, pratique surtout, nullement artiste : c'est la Normande.

La rogne blanche comme un lys,
Qui chantoit à voix de serène ;
Berthe au grand pié, Biétris, Allys,
Harembourges, qui tint le Mayne,
Et Jehanne la bonne Lorraine,
Qu'Anglois brûlèrent à Rouen,
Où sont-ils, Vierge souveraine ?
Mais où sont les neiges d'antan ?
(Vieux lai.)

SILVIO.

L'ORACLE DE LA BROUETTE

Par une nuit bien noire, Claude s'ôt de chez lui avec une brouette. Il voudrait faire le moins de bruit possible parce qu'il va... ça c'est pas beau... il va faire sa provision de pommes de terre dans le champ d'un voisin. Il se rend compte que ça n'est pas correct et il hébite bien un peu. Ce qui l'agace c'est que, dans la nuit silencieuse, la roue de la brouette fait à chaque tour entendre un gémissement plaintif. La conscience troublée de Claude prête une voix à cette roue, et il l'entend distinctement qui répète d'un ton persuasif et insinuant : "N'y vas pas, n'y vas pas."

Claude fait taire sa conscience ; mais ne pouvant faire taire la maudite roue, il presse le pas. Avec l'allure, la voix de la roue change et elle répète avec insistance : "Tu s'ras pris, tu s'ras pris, tu s'ras pris"

Claude arriva au champ du voisin, fiévreusement il détérre les pommes de terre et en remplit la brouette ; mais comme il allait partir, il entend des pas sur la route et "sous cette obscure clarté qui tombe des étoiles"

AU DISPENSAIRE

Le Docteur.—Voici une boîte de pilules que je vous donne ; vous en prendrez trois avant de dîner.

Le client.—C'est bien bon de votre part, M. le Docteur ; mais il me sera impossible de suivre votre prescription.

Le Docteur.—Comment cela ?

Le client.—A moins, toutefois, que vous ne me donniez aussi le dîner.

PROJETS

Maud (7 ans).—Comme cela, tu ne veux pas du tout te marier ?

Elise (6 ans).—Jamais ! ma chère ; je resterai vieille fille toute ma vie et j'éleverai mes filles, si j'en ai, dans la même idée.

MÉDISANCE

Un vicieux célibataire de mes amis, cet animal de l'attentisme, me disait ce matin, que si tout est joie le jour où l'on se marie, après deux ou trois ans, ça n'est plus qu'un jeu de mâchoires.

AMÉNITÉS

Lui (excité).—Et puis, tu sais, je ne puis souffrir les gens ennuyeux.

Elle.—Comment fais-tu, alors, pour vivre avec toi-même ?

QUESTION INDISCRÈTE

Bouleau.—Pourrais-tu me dire, Bouleau, où ta femme achète les belles chemises brodées qu'elle a ?

Bouleau.—Ah bien, par exemple, où as-tu entendu parler de ces choses-là ?

Bouleau.—Ta femme et la mienne emploient la même blanchisseuse et c'est par erreur qu'il y a une des chemises de madame Bouleau à la maison. Maintenant, il va me falloir en acheter de semblables pour ma femme.

SÉVÈRE

Le docteur Tu-tout.—Je pense, Monsieur, que vous n'avez encore pas rencontré un seul de mes clients qui puisse dire du mal de moi ?

Le client.—Parbleu, les morts ne parlent pas !

PAS DE DISCUSSION



Gustave.—Mon pauvre Charles, tu as une figure tout à l'envers ; qui t'as donc mis en colère comme ça ?

Charles.—C'est un homme, aujourd'hui, qui m'a appelé âne !

Gustave.—J'espère bien que tu ne t'es pas amusé à discuter ce point avec lui ?

APPLIQUANT SES PRINCIPES



Liza. — Oh, moi, je suis très superstitieuse à propos du vendredi !

Ida. — Ça irait-il jusqu'à décliner une demande de mariage un vendredi ?

Liza. — Ça dépend ! Si c'était satisfaisant sous tous les rapports, je crois bien que ce serait s'attirer malchance en refusant.

Gerbes et Glanures

(Extraits des journaux français)

Simple histoire en langue malgache :

Raviro rotentara ramipataro robrulaputara rassekonapatékitaro.

Un traducteur juré a bien voulu nous tirer d'embarras, en nous donnant la traduction :

" Rat vit rôti, rôti tenta rat, rat mit patte à rôti, rôti brûla patte à rat, rat secoua patte et quitta rôti."

**

Les parents de la petite Cécile invitent à dîner un monsieur qui a le malheur d'avoir un dos comme Polichinelle. Mais, craignant de la part de leur fillette des réflexions d'enfant terrible, ils lui font la leçon par avance.

— Surtout, lui recommandent ils, ne dis pas à ce monsieur qu'il est bossu.

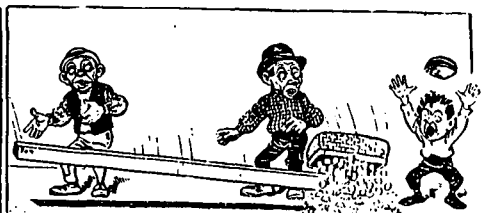
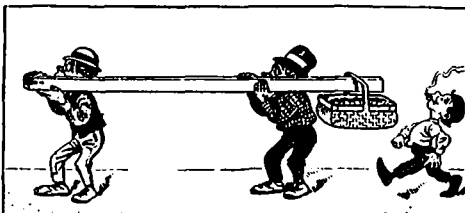
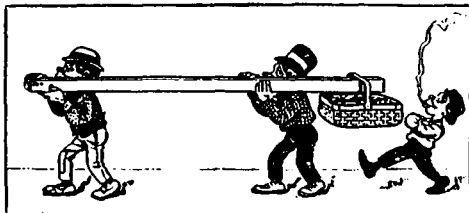
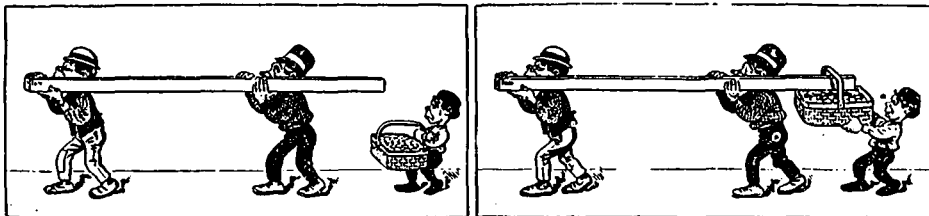
La petite promet et, effectivement, ne bronche pas pendant le dîner.

Seulement, au dessert, elle se lève, s'approche de l'invité et, lui caressant le dos, dit d'un ton câlin :

— Il n'est pas bossu, le monsieur, pas du tout bossu !

Tête des parents !

L'ÉPICIER PARESSEUX



Ceci est l'histoire véridique d'un garçon épicier, un tantinet paresseux qui, ayant à porter chez une pratique un panier d'œufs, n'avait trouvé, pour se débarrasser de son fardeau, que le moyen peu généreux, mais roublard, de le suspendre à l'extrémité d'une lourde poutre que portaient deux ouvriers. Tout allait bien et le mauvais plaisant s'applaudissait du succès de sa ruse quand, arrivés à destination et après un... Ah... hisse... là... accentué, la poutre fut jetée à terre et les œufs de l'épicier transformés en une omelette monumentale. Il ne recommencera plus, allez !

Entendu cette phrase, où se révèle l'art d'éviter les répétitions de mots :

— Nous avons eu joliment peur dimanche dernier... Au fort de l'orage, nous étions à celui de Vincennes !

**

La visite de M. Félix Faure a mis en verve les Malouins.

La veille de l'arrivée du Président, un fonctionnaire entre dans une mercerie et demande une paire de gants.

— Quelle couleur ? interroge avec empressement la marchande... Blancs, gris-perle, beurre frais ?

— Non... Beurre faure.

**

Une dame assiste à l'enterrement de son parrain, qui a toujours été excellent pour elle.

— Comment ! lui dit tout bas une de ses amies, tu ne lui donnes même pas une larme ?

— Je ne peux pas... j'ai oublié mon mouchoir de dentelle !

**

Dans une commune des environs, on a organisé des courses de voitures à bras, pour l'amélioration des hommes de peine, nés dans le département.

Le premier arrivé reçoit 5 francs, le deuxième un litre, le troisième une chopine.

— Et les autres ? demande Kelfumiste.

Les autres ne recevront que des sottises.

**

Nous sommes en proie, depuis quelque temps, à

une véritable épidémie de conférences. Les conférenciers, eux, sont légion, mais ils n'ont pas tous le même talent, ni le même succès.

X..., lui, s'est mis sur le pied d'une conférence par jour, avec des suites au lendemain, pour les sujets trop vastes.

L'autre jour, voyant son auditoire à peu près endormi, il frappe un grand coup sur la table et reprend son récit : " Je vous disais donc, hier, que..."

Stupeur de la plupart des assistants, brusquement réveillés et qui, un instant, croyaient dormir depuis la veille.

**

Le petit Robert a toujours de mauvaises notes en arithmétique. Son père le conduit dernièrement dans une baraque de chiens savants.

— Tu vois, Robert, comme ce caniche sait bien compter. Cela ne te fait-il pas honte ?

— Oui, papa ; mais, maintenant, interroge-le un peu sur la géographie, pour voir.

**

Z..., en tant que mari, est revenu de bien des illusions.

— Ah ! dame, mon cher, lui dit un confident, le mariage est une loterie.

— A qui le dis tu ! soupire Z... Je me suis justement marié à Saint-Honoré... d'Eylau !...

EXPLICATION



M. Isaacstein (entrant au salon sans être annoncé). — Ah bien, Epé, che foutrais bien zafoir bourguoi fous denez ma ville sur fos chenoux ?
M. Abraham. — Pon, z'est za mère qui a tit gu'elle fallait zon bésant t'or. Che la bez ais bour foir, foilà dout.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES
LXXXVIII
LES POÈTES

Ils demeurent tout près des cieus
Et sous les toits silencieux
Dans de misérables chambrettes
Qu'ils peuplent de rêves dorés
Et de leurs songes azurés,
Ces fous qu'on nomme les poètes.

Si maigres dans leur habit noir,
Leur donnant l'air d'un éteignoir,
Les cheveux comme des baguettes
Qui tombent sur un col trop vieux,
Les souliers hurlant vers les cieus,
Ils s'en vont rêveurs les poètes.

Les bourgeois repus, satisfaits.
Apoplectiques et replets
Narquois louchent vers ces squelettes,
Fout des mots en montrant des doigts
Leurs flûtes qu'on "dirait de bois".
Rêveurs, ils passent les poètes.

D'un trou de provinces venus,
Fiers et cuistres, les parvenus
S'en garent ainsi que des hêtres,
Croyant les écraser de l'œil
Et du mépris de leur orgueil.
Dignes, ils passent les poètes.

Le nez trossé dans les boas,
Les femmes, en riant tout bas,
Comptent les savantes piécettes
Qui de leur col jusqu'aux talons
Ornent habits et pantalons.
Tristes, ils passent les poètes.

Ils ont des grands yeux de bonté
Qui leur tiennent lieu de beauté,
Dont s'amourachent les grisettes,
Si fières de dire des vers.
Que demain mangeront les vers.
Moins rêveurs s'en vont les poètes.

Beaucoup, emportés par le mal
S'en vont mourir à l'hôpital
Ou dans un coin comme des bêtes ;
Et la gloire leur revient alors
D'un pied tardif lorsqu'ils sont morts.
Et l'on pleure sur les poètes.

JEAN SAUVIGNY.

AU PLUS DIGNE

HISTOIRE INDIENNE

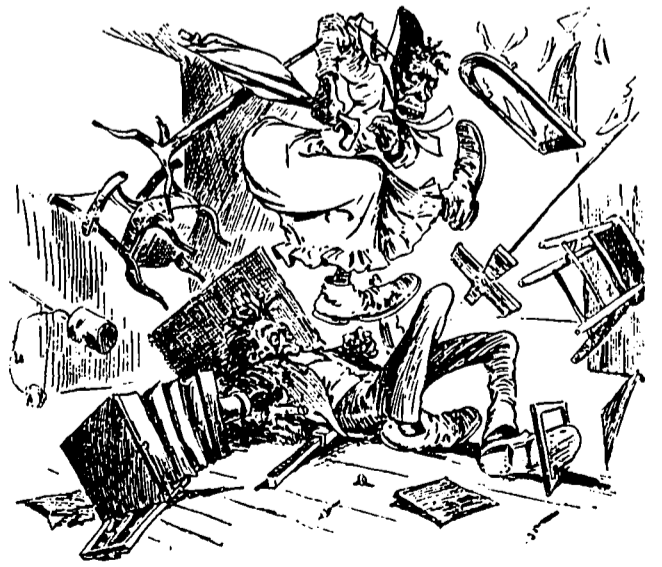
Un vieux chef indien avait trois fils vaillants et forts, qui avaient toujours été étroitement unis. Craignant qu'ils ne se querelassent et ne se désunissent après sa mort pour se disputer son héritage, il leur dit un jour :

" Allez, mes fils, voyagez parmi les tribus voisines, et, le premier jour de la troisième lune, vous viendrez me rendre compte de vos actions. Je remettrai l'arc et le bouclier de mes pères entre les mains de celui d'entre vous qui s'en sera montré le plus digne."

Les trois jeunes hommes partirent dans des directions différentes, et, le



I
Le photographe. — A présent, madame Jackson, tout est bien, il n'y a plus qu'à prendre un air un peu plaisant. Rien qu'une seconde...



II
Mme Jackson (en coup de vent). — ... Ah, bas de soie, coquins... malhonnête que vous êtes... un peu plaisante... je vais vous faire voir comment je suis plaisante...

troisième jour de la première lune, ils furent exacts au rendez-vous paternel.

L'aîné dit :

" Mon père, tu m'as ordonné de voyager : j'ai sondé les forêts impénétrables, j'ai gravi les hautes montagnes, j'ai traversé à la nage les fleuves rapides et les torrents impétueux, j'ai combattu le jaguar, le serpent, l'alligator et je reviens sain et sauf.

— Bien, mon fils, dit le vieillard, tu es hardi et fort.

— Mon père, dit le second, j'ai défié en combat singulier tes trois ennemis mortels et je te rapporte leurs chevelures.

— Bien, mon fils, dit le vieillard, tu es un brave guerrier.

— Hélas ! mon père, dit le plus jeune, le temps m'a manqué pour accomplir des actions héroïques. En quittant notre territoire, j'ai rencontré un malheureux vieillard succombant sous les coups de lâches bandits que j'ai mis en fuite. Après avoir tiré cet infortuné des mains de ses assassins, je l'ai recueilli sous ma tente et j'ai pansé ses blessures. Je l'ai soigné nuit et jour jusqu'au moment où je lui ai fermé les yeux, et j'en ai plus eu que le temps d'accourir pour me trouver au rendez-vous que tu nous avais fixé.

— Ah ! mon fils, s'écria le vieux chef en tendant au jeune homme l'arc et le bouclier des ancêtres, c'est à toi, le plus jeune, que je remets ces insignes du pouvoir. Tu es digne de gouverner mon peuple, car tu es pieux et compatissant."

DEVINETTE



— Où donc est ton fils, Jacques ?
— Tu ne le vois pas ?

PAS CE BOUT LA

Le père Galuche (à une petite fille qui avait peur de son chien, un gros terreneure). — N'aie pas peur, ma petite, c'est un bon chien qui n'a jamais fait de mal à personne. Ne vois-tu pas comme il remue la queue ?

La petite (se reculant). — Je le vois bien, mais ce n'est pas de ce bout-là que j'ai peur.

PAS DE SA FAUTE

La petite Juliette. — Alors, ma tante, tu es une vieille fille, une vraie vieille fille ?
Tante Bidouille. — Oui, mon enfant, une vraie vieille fille.

La petite Juliette (avec compassion). — N'en fais pas de cas, va, ma bonne tante ; je suis bien certaine que ce n'est pas de ta faute.

ATTRAPE

Elle. — Non, George, j'ai beau vous aimer, il m'est impossible d'être votre femme.
Lui (vexé). — Ah ! Et bien tant pis, il y en a d'autres.
Elle. — Certainement. J'en ai accepté un autre ce matin.

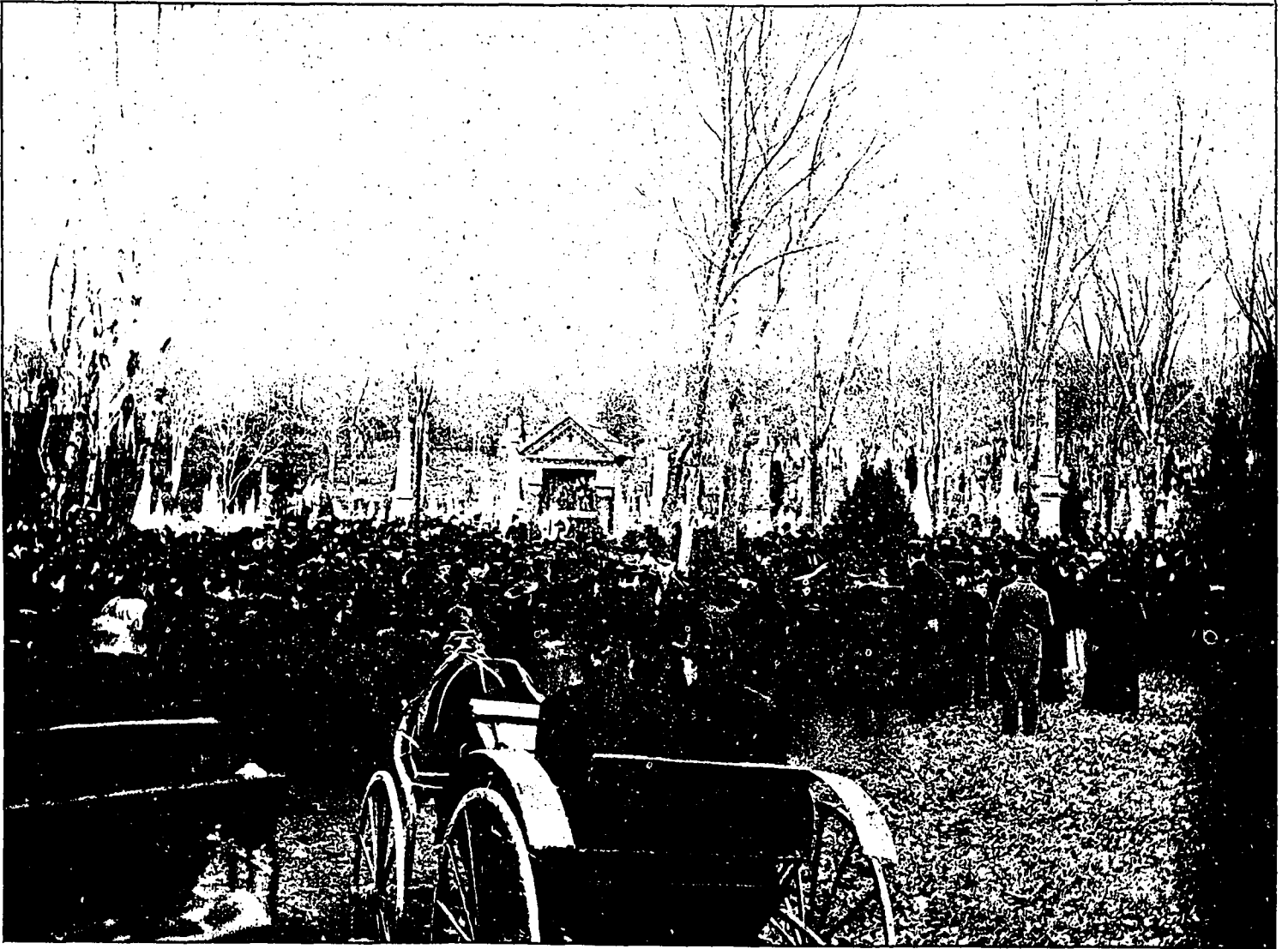
Les Rhumatismes, la Névralgie, et les Catarhes, causés par un sang appauvri, sont guéris par la Salsepareille d'Ayer.

ELLE N'A PAS COMPRIS

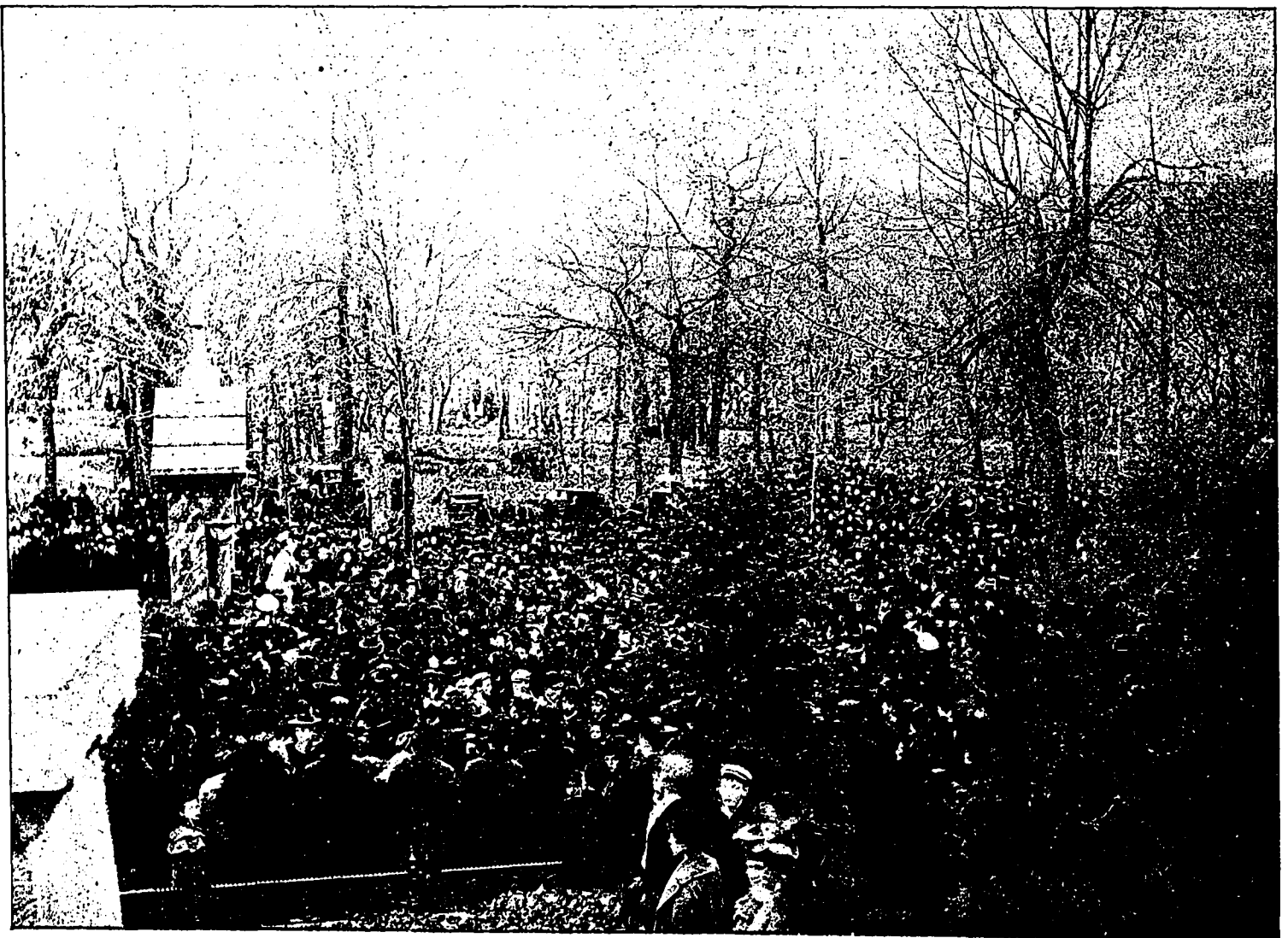
Faites le savoir : BAUME RHUMAL, le meilleur remède contre les affections de la Gorge et des Poumons

LE CHEMIN DE CROIX DU CIMETIÈRE DE LA COTE-DES-NEIGES

D'après les photographies de M. Leunisor, rue Ste-Catherine



LA DEUXIÈME STATION.



LA SIXIÈME STATION.

LE CHÉMIN DE CROIX DU CIMETIÈRE DE LA COTE-DES-NEIGES — (Suite)
D'après les photographies de M. Dennison, rue Ste-Catherine

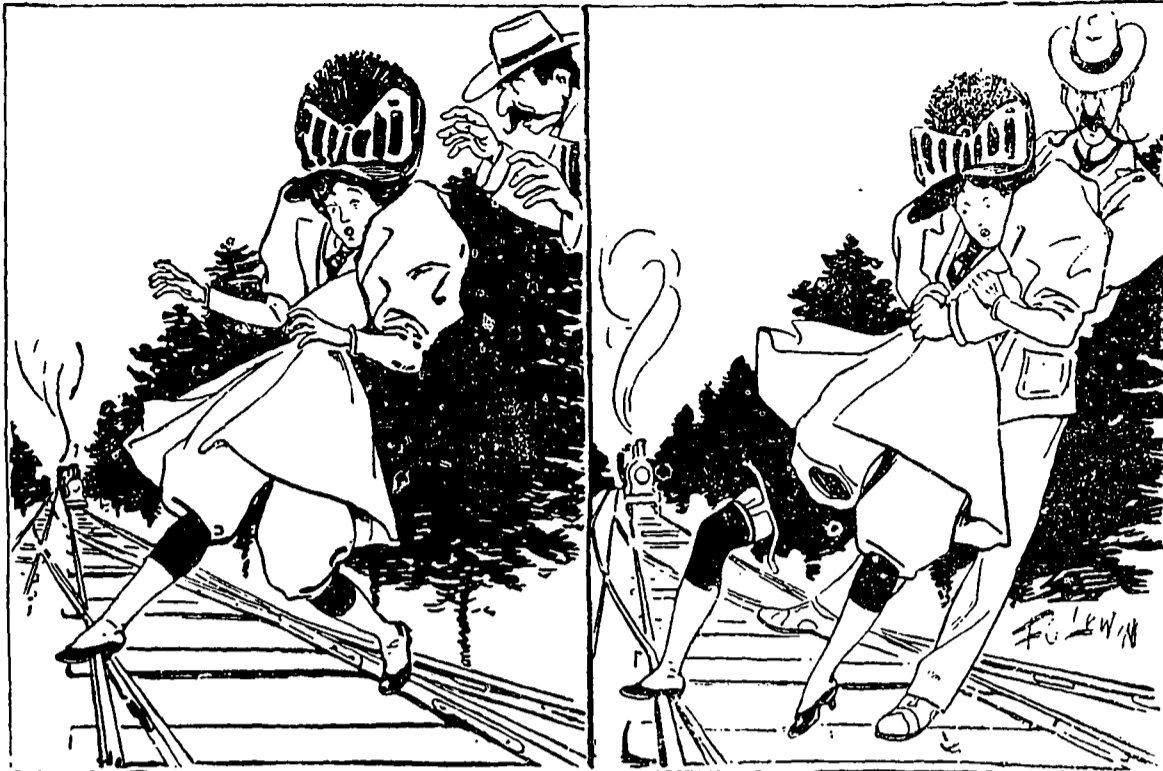


LE CALVAIRE.



LE CALVAIRE APRÈS LA CÉRÉMONIE.

FATALE DÉCOUVERTE



Le talon de sa bottine se trouvait pris dans un croisement de voie ; le train arrivait, rapide ; il n'hésita pas à risquer sa vie pour la retirer de cet affreux danger. Hélas ! trois fois hélas ! La jambe était postiche : elle est restée sur le champ de bataille, et M. Complaisant est resté garçon.

CAUCHEMAR

(Pour le SAMEDI)

C'était au mois des morts, dans un vieux cimetière.
La nuit sombre et glacée enveloppait la terre.
Agenouillé, transi, je priais, en pleurant,
Sur la couche de terre où dort mon seul enfant.
Tout à coup, des sanglots, des soupirs et des plaintes
Me glacent de terreur ; puis des notes éteintes,
Tristes, dans ce lieu noir, se traînent lentement :
C'est le soupir des morts emporté par le vent.
J'écoute tout tremblant, et j'entrevois dans l'ombre,
Un mort enveloppé dans un vêtement sombre.
Sa robe flotte au vent, ses yeux percent la nuit ;
Son pas, quoique pressé, ne soulève aucun bruit.
Tantôt, sa voix s'élève en plaintes déchirantes,
Tantôt, en soupirant, se traîne délirante.
Le mort, fantôme affreux, fait redire aux échos
Son douloureux supplice, en leur jetant ces mots :
" Souffle glacé des nuits, haleine bienfaisante,
" Jette, jette du froid, sur ma tête brûlante.
" Depuis cent ans je souffre en ce lieu de terreur ;
" Mon corps ne pourrit point : en vain le ver rongeur.
" Dévore-t-il un membre ; aussitôt pour ma peine,
" Je le vois remplacé : l'œuvre du ver est vaine.
" Vaine... non ! Dieu le veut, et pour cent ans encor,
" Ma chair tressaillera sous le ver qui la mord.
" Mon cœur est dévoré par une ardente flamme.
" Mon Dieu, qu'il faut souffrir, pour rendre blanche une âme !
" Que je voudrais, là-haut, où tu régnes, Seigneur,
Montréal, octobre 1896.

" Aller chanter joyeux, tu divine grandeur."
Dans le ciel triste et noir, parut la lune pâle ;
Alors le mort tomba, puis j'entendis un râle
Et ces mots suppliants : " grâce, grâce, Seigneur."
La lune se voila de son crêpe d'horreur.
Dans l'ombre, je sentis des mains rudes, glacées,
Se poser sur mon front. Mes forces épuisées
Ne me soutinrent plus, et je m'évanouis.
Lorsque j'ouvris les yeux, j'aperçus mes amis
Occupés à panser une grave blessure.
J'écouai quelque temps comme un vague murmure,
Et je compris ces mots : " perd-il encor son sang."
Hélas ! étais-je donc près du dernier moment ?
Hagard, je me dressai sur ma couche bitilante :
" Dites, suis-je mourant ? " ; et d'une voix pressante
" Dites, dites, je veux savoir la vérité."
J'entendis plusieurs voix : " il est sauvé, sauvé."
Sauvé... je réfléchis : une scène terrible
Passa devant mes yeux ; des chevaux, chose horrible !
Ecrasent un enfant, je cours le secourir.
.....
Terrible cauchemar, causé par la souffrance !
O que je suis heureux de me voir en présence
De tous mes bons amis, qui tremblent pour mes jours !
O vie, ô mon espoir, reste, poursuis ton cours !
Je ne veux pas mourir, puisqu'ici-bas on m'aime ;
Quoique infirme et souffrant, je veux vivre qu'ind même.

A. BEAULIEU.

CHOSSES ET AUTRES

L'HIPPOCYCLE

Connaissez-vous l'hippocycle ? Non, n'est-ce pas Eh ! bien, c'est tout simplement une voiture actionnée par un cheval. Seulement, le cheval au lieu de se trouver à l'avant du véhicule, dans des brancards, se trouve... à l'intérieur.

Il y a quatre roues, d'un mètre environ de diamètre. Ces roues sont munies de pneumatiques du dernier et du meilleur système.

Comme dans la bicyclette, les roues de derrière sont les roues motrices, et les roues de devant les roues conductrices.

Le cheval qui se trouve enfermé dans le véhicule, se meut constamment sur un plancher à saillies qui se dérobe sous ses pieds et remplit absolument l'office de la chaîne de la bicyclette.

En somme c'est le système de la battente de blé mécanique que tout le monde a pu voir fonctionner à la campagne.

— La transmission de la force se fait au moyen d'une plateforme sans fin, mobile, placée sur deux chaînes ; cette plateforme est soutenue par deux rouleaux. Le cheval peut marcher et courir à volonté sur la plateforme. Il est harnaché comme les autres chevaux, il a un collier et des traits ; les traits sont accrochés à l'extrémité de la machine. En avançant, le cheval tire sur ses traits et comme la plateforme cède sous lui, l'hippocycle avance.

La plateforme communique son mouvement à un cylindre à engrenage sur l'axe moteur, par-dessus lequel court la dite plateforme : l'autre extrémité de cette plateforme court sur un cylindre lisse.

Le cheval se tient dans la position normale, sa tête pouvant pointer en avant.

La morsure des dents de la plateforme, dans l'engrenage de l'axe, comme pour le bicycle, détermine la vitesse.

On a été très humain pour le cheval : il se trouve dans une espèce de stalle mouvante et les précautions les plus minutieuses ont été prises pour qu'en cas d'une rupture il ne puisse être blessé.

On dirige les hippocycles comme les automobiles et les motocycles.

La vitesse moyenne de l'appareil est, à l'heure, d'environ 22 milles.

X...

UN QUI EST PRATIQUE

Un agent matrimonial engageait vivement un célibataire très raisonnable à épouser une jeune bas-bleu :

— C'est une nature d'élite, disait-il ; de l'esprit jusqu'au bout des doigts ! Elle est femme de lettres !

— Oh ! fit le futur, j'aimerais mieux qu'elle fût femme de ménage !

— Elle fait admirablement les vers !

— J'aime mieux qu'elle les rince.

— Mais, Monsieur, c'est une femme qui ira à la postérité !

— Soit ! mais j'aime mieux qu'elle aille au marché.

IMPRUDENCE

— Mon Dieu ! quel temps épouvantable ! fait madame, qui, prête à sortir, voit tomber une pluie diluvienne.

— Oh ! voui ! fait bébé, mais aussi c'est bien la faute à papa. Pourquoi qu'il a toute la matinée crié à l'eau dans le téléphone ?

BIEN DÉFENDU

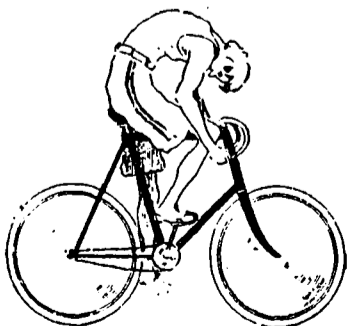
Le prétendant. — Tommy, dis-moi, est-ce que ta sœur m'aime un peu ?

Tommy. — Oh, beaucoup. Et, pas plus tard qu'aujourd'hui, elle vous a bien défendu, pendant le dîner.

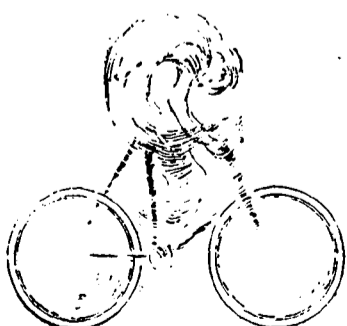
Le prétendant. — Est-ce que quelqu'un disait du mal de moi ?

Tommy. — Oh, non ! Mais papa pensait que vous étiez un âne, et Clara a dit que ce n'était pas bien de juger un homme sur l'apparence.

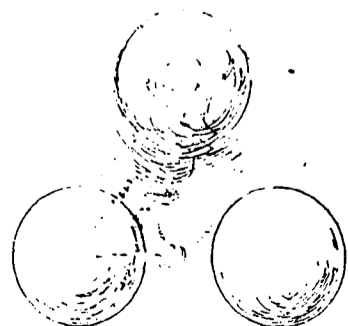
THÉORIE DE L'ÉVOLUTION



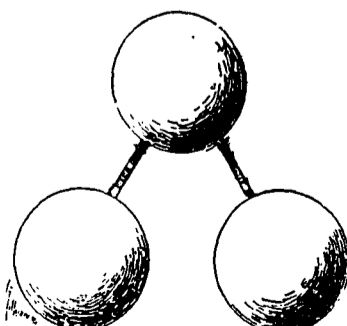
Le printemps.



L'été.



L'automne.



L'hiver.

Contre les Rhumes obstinés, la Coqueluche, l'Asthme, le Croup, etc., etc., Donnez le **BAUME RHUMAL**

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 23 MAI

Le Diable au 19me Siècle

OU

LA FRANC-MAÇONNERIE LUCIFÉRIENNE

Révélation complète sur le satanisme moderne, le spiritisme, le palladisme, le magnétisme occulte, les médiums lucifériens, la magie de la Rose-Croix, les possessions démoniaques, les précurseurs de l'Ante-Christ

RÉCIT D'UN TÉMOIN

Par le Docteur BATAILLE

CHAPITRE XII

L'Empire du Milieu — (Suite)

La divinité sous la protection de laquelle la Chine se place, elle lui donne, partout, même sur son pavillon national, la figure hideuse d'un dragon. Oui, c'est bien un monstre satanique, le dragon griffu, fourchu et avec une queue, qui est, depuis un temps immémorial jusqu'à aujourd'hui encore, l'emblème national chinois.

Tout, chez le Chinois, est dans un goût essentiellement diabolique; partout, du dentelé, du biscornu, des griffes, des queues de diable. L'architecture chinoise, avec ses toits relevés, ses bonzeries, ses pagodes, est au rebours de l'architecture de tous les pays. Voyez le Chinois lui-même: les manches de son habit dessinent des griffes, et sa tête, pour ornement, a une queue. Chez ce peuple, le satanisme est, en quelque sorte, exhibé avec affection. Au sujet du drapeau, il est même une remarque curieuse qui a été faite: le dragon monstrueux est, en Chine, le grand symbole patriotique et religieux; or, aucun orientaliste n'a pu découvrir, parmi les figures de cet emblème remontant à une époque antérieure au christianisme, une représentation du dragon chinois avec un accessoire important que l'on y remarque de nos jours. En effet, depuis l'établissement du christianisme, le monstre est représenté la gueule ouverte, s'avancant pour dévorer une chose ronde et plate qui ressemble ou paraît ressembler à une hostie; sur tous les drapeaux et pavillons chinois, vous verrez le dragon infernal, peint crispé et furieux, s'appêtant ainsi à dévorer l'eucharistie, c'est-à-dire le Dieu des chrétiens.

Enfin, non seulement les Chinois sont obstinés dans leur erreur et ne se prêtent pas à l'évangélisation, différents en cela des sauvages d'Océanie et d'Amérique et même des nègres africains les plus barbares, lesquels ne repoussent jamais les missionnaires et écoutent leurs prédications, ne fût-ce que par curiosité; mais, bien plus, c'est d'une haine poussée jusqu'à la férocité la plus cruelle que les habitants de l'Empire du Milieu détestent les chrétiens.

Voilà, dans un rapide aperçu, ce qu'est la Chine et ce que sont les Chinois.

Quant à la religion de Bouddha, telle qu'elle est pratiquée par les lamas et leurs disciples, j'ai dit qu'elle respirait le satanisme à outrance. Sur ce point, il n'est pas inutile d'insister.

Dans le vaste Empire du Milieu, le centre du lamaïsme est établi au Thibet; la ville-sainte des satanistes chinois est Llassa. Le savant Herman Schlaginweit, voyageur et naturaliste célèbre (mort en 1882), bien connu par ses explorations scientifiques en Chine et aux Indes, estime à trois cent quarante-un millions, c'est-à-dire à un quart de toute l'humanité, le nombre actuel des fidèles de cette religion diabolique, dont le souverain pontife porte le titre de Dalai-Lama.

Je ferai remarquer, en passant, que le mot *Lama* signifie exacte-

ment "esprit du feu"; ce qui revient à dire: diable. Les lamas, prêtres de ce culte infernal, du moins ceux appartenant aux hauts degrés de la hiérarchie, se donnent comme ayant en eux, chacun, un des esprits du feu; et les sortilèges, auxquels ils se livrent ou offret, montrent bien qu'ils sont réellement possédés du démon.

Le Dalai-Lama est censé ne jamais mourir et passe pour l'incarnation terrestre de Bouddha. A sa mort corporelle, son esprit se transporte dans un nouveau dépositaire, je vais dire de quelle façon, avec quel concours de circonstances.

Au-dessous du Dalai-Lama, viennent les *Paspas* (mot qui veut dire: les "Vénérables"), au nombre de dix; ce qui donne le chiffre luciférien de onze pour la composition du pouvoir suprême de cette église de Satan. La troisième classe de fonctionnaires ecclésiastiques est formée par les *Chubilchans*, qui sont comme des évêques. Au-dessous, viennent les autorités conventuelles, les abbés ou *Khanpos*, les moines ordonnés prêtres ou *Gelongs*, les moines débutants ou *Gethuls*, et les frères lais ou *Bouddis*. Le clergé séculier se compose de *Tchoïdsches* (scribes) et de *Rabulschampas* (docteurs). Il existe aussi, dans le lamaïsme, des convents de nonnes, gouvernés par des abbesses; et des esprits, dit-on, sont incarnés en ces supérieures.

Tous les ecclésiastiques du bouddhisme lamaïque sont évocateurs, astrologues, magnétiseurs, médecins et magiciens, à divers degrés.

C'est donc sur les hauts plateaux de cette partie de l'empire chinois qui est appelée le Thibet, que se trouvent les lamaseries de Llassa, la ville-sainte, et, à peu de distance, la lamaserie souveraine ou palais du Dalai-Lama.

Lorsque le personnage qui exerce la fonction pontificale suprême vient à mourir, les lamas se mettent alors en recherches: il s'agit de découvrir, parmi les serpents de la contrée, celui en qui s'est incarné l'esprit de Bouddha au moment du dernier soupir du titulaire défunt.

Au moyen de certaines pratiques, — entre autres, une baguette de coudrier qui tourne entre les mains de celui qui la porte, dès qu'il se trouve en présence du serpent, objet de la divine réincarnation, — celui-ci est reconnu et déclaré "esprit des esprits du feu", capturé avec de grandes cérémonies et des marques extérieures d'un très profond respect, et, finalement, enfermé dans un panier semblable à celui employé par les sâtas de l'Inde pour tenir leurs cobras.

Ce panier est porté, solennellement, à la souveraine lamaserie.

Dans cette dernière, au centre du temple, s'élève une sorte d'autel, dont le tabernacle est constitué par un petit four à reverbère, sous lequel on peut allumer un grand feu.

Le panier contenant le serpent est placé dans ce four. Puis, à grands coups de gongs et avec des vociférations qui n'ont rien d'humain, les gelongs, les gethuls et les bouddis se précipitent hors de la lamaserie pour appeler les fidèles qui accourent de tous côtés.

Depuis la mort corporelle du Dalai-Lama, les paspas ont élu un chef provisoire qui exerce des fonctions rappelant celles du camerlingue de l'Eglise catholique pendant la vacance du siège pontifical. Ce chef des paspas adresse alors au peuple assemblé un discours pour expliquer que Bouddha n'a pas abandonné ses fidèles, qu'il ne faut plus se lamenter, que le moment est venu de quitter le deuil; car l'esprit des esprits du feu n'avait abandonné la forme humaine que pour se réincarner dans un serpent, qui est là, au milieu du tabernacle, et il va de nouveau prendre bientôt une forme humaine, redevenir Dalai-Lama.

Après des incantations, des cérémonies, au cours desquelles on brûle dans des cassolettes des parfums affreux, des résines, au lieu d'encens, le feu est mis sous le tabernacle: puis, au bruit répété des gongs, pendant que les fidèles prosternés marmottent des



Le 33e, affolé, jetait des chaises dans les jambes du squelette qui le poursuivait à travers le temple, l'air menaçant, le poing tendu.

prières à Bouddha, le serpent rôtit tout doucement, brûle et se carbonise, ainsi que le panier.

Lorsqu'on ouvre le tabernacle, naturellement, il n'y a plus trace de rien. On referme alors la porte, et le plus grand silence s'établit dans l'attente du prestige promis.

Dès ce moment, une scène horrible se passe, sans le moindre bruit. Lentement, les assistants, prêtres et fidèles, tirent de leurs robes des poignards, des aiguilles acérées, des épines, des clous, des ciseaux, et sans un mot, sans un cri, chacun se met au devoir de se blesser, de se déchiqueter, Qui se coupe le lobule de l'oreille, qui se fend le nez, qui la lèvre, tel autre se traverse le bras, quelques-uns enfin se crevent un œil ; et tout cela, toujours dans le plus religieux silence, troublé seulement par les respirations sifflantes et tandis que le sang ruisselle de toutes parts sur le sol.

La séance dure quelquefois une heure et demie ou deux heures, le temps de laisser refroidir le tabernacle ; et voici pourquoi :

Tout à coup, un bruit se fait à l'intérieur de ce tabernacle sur lequel tout le monde a les yeux fixés ; le bruit redouble ; la porte s'ouvre d'elle-même avec fracas, comme sous la poussée vigoureuse d'une main invisible ; et l'assemblée aperçoit alors une corbeille formant berceau, au milieu de laquelle vagit un enfant.

—*Christna ! Christna !* s'écrie la foule. *Adevati Christna !*

Les fidèles sont convaincus que Bouddha est revenu dans un nouveau Dalai-Lama. Du dernier souverain pontife expirant, il est passé dans un reptile, pour s'incarner bientôt en un enfant nouveau-né.

L'imposture et la jonglerie sont faciles à démontrer dans ce que je viens de relater ; mais je n'ai pas à m'attarder à en faire la preuve. Il me suffit de rappeler ces pratiques, pour que le lecteur se rende bien compte du degré de superstition et de fanatisme de ce peuple.

Maintenant, j'arrive à la consécration définitive du Dalai-Lama. Ici, nous rentrons dans le merveilleux, ou, pour mieux dire, dans l'effroyable. Toutefois, je ne saurais trop le répéter, toutes ces choses sont de la plus rigoureuse authenticité. Bon nombre de sceptiques haussèrent les épaules, lorsque le P. Huc, missionnaire lazariste en ces pays, publia ses récits de voyage ; pourtant, il rapportait l'absolue vérité, et je m'inscrivis au nombre de ceux qui confirmèrent ses assertions.

Donc, l'enfant, en qui Bouddha s'est incarné, après son court séjour dans le corps du serpent, est élevé d'une façon spéciale à la lamaserie souveraine de Llassa. Il est inutile de parler de cette éducation, si ce n'est pour dire qu'elle se divise en trois degrés, de onze ans chacun, sous la régence du conseil des paspas. A trente-trois ans, le Dalai-Lama est parfait, et les paspas n'ont plus qu'à lui céder la place, après la cérémonie dite de "l'éventrement".

Pour cette solennité, on accourt de tous les points du Tibet, de la Mongolie, de la Tartarie, en un mot, des plus humbles villages de l'empire chinois ; ce mouvement de fidèles ne saurait se comparer qu'aux pèlerinages des musulmans à La Mecque.

Au jour fixé par le conseil des paspas, le Dalai-Lama sort par la grande porte de la lamaserie souveraine, acclamé par les bouddhistes qui sont là réunis par plusieurs centaines de mille. On le voit s'avancer tout nu et peint en rouge feu : il marche avec calme ; arrivé auprès d'un grand bloc de pierre sculpté, appelé la "chaise du diable", il s'y étale tout de son long. Aussitôt, les clameurs des fidèles s'arrêtent comme par enchantement.

Le chef des paspas, jouant le rôle de sacrificateur, s'avance, armé d'un coutelas, vers le Dalai-Lama, qui l'attend avec la plus grande tranquillité du monde, couché le ventre en l'air sur la chaise de granit, et il lui ouvre le ventre net, d'un seul coup.

Pas une goutte de sang ne s'écoule de la plaie béante.

Aussitôt, le Dalai-Lama se relève, se met sur son séant, les jambes accroupies, la figure souriante et calme ; et alors, avec sa main, il dévide ses propres intestins, qui se répandent jusque sur le siège de pierre.

Les chants, les vociférations, les coups de tam-tams et de gongs, de recommencer. De nouveau, comme précédemment, des fanatiques se blessent, se mutilent, s'entaillent le corps de différentes façons. Puis, sur un mot d'ordre, cette multitude innombrable d'hommes se range en procession et défile devant le Dalai-Lama ; c'est à qui touchera avec la main ses intestins qui gisent là, c'est à qui y frotera des morceaux de linge ou d'étoffe, que leur superstition diabolique leur fera considérer désormais comme bénis et sacrés.

Après quoi, le défilé terminé, les paspas remettent purement et simplement en place les intestins dans le ventre du grand pontife, après les avoir seulement un peu lavés à l'eau fraîche.

Le Dalai-Lama, son ventre recousu, doit sortir et sort vivant de cette épreuve ; en vingt-quatre heures, la plaie est réunie par première intention, selon le terme chirurgical ; et les prêtres de Bouddha annoncent dans toute la Chine, dans tous les pays tributaires où cette religion maudite est pratiquée, que le Dalai-Lama est guéri et vit.

Dès lors, il est bien, aux yeux de tous, le représentant de l'esprit du feu.

Ce que je viens de rappeler, après tant d'explorateurs de ces contrées, prouve bien jusqu'à l'évidence qu'une des plus grandes régions du globe est vouée au satanisme, d'une façon absolue, et que là un culte public est rendu aux mauvais esprits.

Mais, ce que je me suis proposé en écrivant ce livre, ce n'est pas de décrire les fausses religions pratiquées publiquement. Aussi, je ne m'arrêterai pas plus longtemps au bouddhisme tel qu'il est compris par le peuple. Mon but est de montrer, de démasquer l'occultisme, que l'on rencontre partout. Ainsi, l'occultisme chinois, c'est la San-ho-hoei, qui équivaut à la franc-maçonnerie des arrière-loges, qui est même, et c'est bien cela, une des branches de la haute maçonnerie. Dans la San-ho-hoei, Bouddha, divinité païenne, ou, pour mieux dire, l'apôtre Çakyamouni, l'illuminé divinisé sous le nom de Bouddha, s'efface, disparaît derrière Brahma-Lucif, transformé en Teheun-Young, et c'est bien Lucifer en personne qui est adoré. Le système gnostique chinois va même plus loin que le palladisme ordinaire dans l'outrage à notre Dieu : les sectaires de la San-ho-hoei, donnent couramment le nom de "diable" au Dieu des chrétiens.

Voilà donc bien le satanisme dans toute sa haine ; le voilà en pleine explosion de sa rage infernale.

La San-ho-hoei ne relève pas du pontife luciférien de Charleston ; mais son chef civil et politique, qui réside à Pékin, et qu'il ne faut pas confondre avec le Dalai-Lama, chef religieux, traite de pair avec l'anti-pape théurgiste. Le franc-maçon, qui est affilié au Palladium, est bien accueilli chez les occultistes chinois ; je dirai plus loin comment on pénètre dans leurs temples secrets ; car, là aussi, j'ai pénétré.

Ces quelques mots sont pour bien faire ressortir que je ne viens pas rééditer de vieilles histoires concernant les satanistes de l'Extrême-Orient. Ce n'est pas du satanisme d'hier, mais de celui d'aujourd'hui, que je vais parler ; non pas de celui de la Chine, encore à demi sauvage, mais de celui des côtes, des endroits où l'Européen s'est établi, où il est accepté par le gouvernement impérial, ou il réside en permanence. Je n'avance donc rien qui ne puisse être contrôlé. Je n'ai pas la prévention d'avoir le monopole de la hardiesse. Si quelque catholique, lisant mon ouvrage, doutait de l'authenticité de ce que raconte, il n'aurait, pour vérifier, qu'à s'armer d'un peu de courage et à imiter mon exemple ; car j'indique la marche que j'ai suivie, et tout autre homme, qui ne craindra pas de s'exposer d'être assassiné au cas où sa ruse serait éventée, pourra suivre cette marche et passer partout où j'ai passé.

J'ai laissé de côté la suite de mon voyage au départ de Singapour. Je dirai seulement, en passant, qu'à Saïgon je rendis visite à la loge française, laquelle porte le titre de *Réveil de l'Orient* et dépend directement du Grand-Orient de Paris. C'est une loge non affiliée au palladisme. Le vénérable d'alors, le frère Edouard Bézian, était un négociant français, dont j'avais connu un parent à Montpellier, alors que je faisais mes études de médecine à la faculté de cette ville. Nous causâmes plus des choses de France que de maçonnerie : du reste, le frère Bézian, simple maître (3e degré), n'avait pas grand-chose à m'apprendre et était à mille lieues de soupçonner, naïf bonhomme comme tant de ses pareils, quelle divinité les chefs de la secte adorent sous le nom de grand architecte de l'univers. J'étais donc un véritable haut personnage pour les frères du rite français habitant Saïgon. Ils me reçurent avec les plus grands honneurs (c'était un mercredi, si j'ai bonne mémoire), m'offrirent le maillot de la présidence que je refusai, et je me bornai à leur débiter un speech quelconque sur n'importe quoi ; ce qui me valut trois chaleureuses batteries d'applaudissements, avec acclamation de joyeux vivats.

—A Shang-Hai, par contre, je devais constater de nouveaux phénomènes, dus à l'action des démons, sans aucun doute pour moi.

Shang-Hai est resté jusqu'en 1892, le point d'arrêt du courrier de Chine. Là nous allons rencontrer un satanisme, non sauvage et grossier, comme aux Indes, non plus dans le genre exclusivement moderne du palladisme européen et américain comme à Singapour, mais raffiné avec des instincts de cruauté, exhalant une sorte de barbarie fin-de-siècle, si l'on peut s'exprimer ainsi, commençant, il est vrai, par une légende, mais finissant par l'horrible et cynique réalité des faits.

L'arrondissement de Shang-Hai, dans la province de Kiang-Sou, forme, on le sait, une bande de terre le long de la rive gauche du Yangtsé-Kiang, et la ville elle-même, chef-lieu de l'arrondissement, est située non loin de l'embouchure du grand fleuve, un peu après Wo-Sung, dont elle est séparée par une barre de rochers infranchissable aux bâtiments d'un certain tirant d'eau.

(A suivre)

LA CIGALE ET LA FOURMI

OPÉRA-COMIQUE en 3 Actes de ED. AUDRAN.

a Tempo.

mf

rit.

mf.

rit.

mf.

mf.

mf.

All. moderato.

PIANO.

GAVOTTE FAVORITE.

mf

rit.

cresc.

mf.

rit.

COUPLETS. «Petit Picotin»

Allegro.

mf. agitato.

mf.

mf.

First system of musical notation for the piano accompaniment, featuring treble and bass staves with various notes and rests.

Second system of musical notation, including the instruction *a Tempo.* and *leggiero.*

Third system of musical notation, including the instruction *a Tempo.*

Fourth system of musical notation, including the instruction *rit.*

Fifth system of musical notation, including the instruction *rit.*

DUETTO DE LOISELET
Mouvi de Valse.

Sixth system of musical notation, including the instruction *dolce* and *lusingando.*

Seventh system of musical notation, including the instruction *rit.*

Eighth system of musical notation, including the instruction *a Tempo.*

Ninth system of musical notation, including the instruction *a Tempo.*

Tenth system of musical notation, including the instruction *a Tempo.*

(A suivre)

Echo des Modes Parisiennes

Paris, 4 novembre 1896.

Le temps est bien passé où l'on cherchait encore à rajeunir les toilettes d'été pour leur aider à traverser victorieusement cette période nommée demi-saison, et où l'on porte tout, ce qui était hier à la mode dans la saison qui va finir, et ce qui le sera demain dans celle qui va commencer. — Ainsi, pendant tout le mois d'octobre nous avons vu les moins pressées conserver encore leurs chapeaux de paille, légèrement rafraichis, et sortir en taille, comme pour faire croire encore à l'été.

Mais ce triste jour de la Toussaint, sonnait le glas de la belle saison, est si bien à nos portes qu'il ne nous est plus permis que de parler de fourrures, d'étoffes d'hiver, de feutre et de velours ?

La forme des chapeaux, je vous l'ai déjà annoncé, ne me paraît pas belle, et la haute forme Chouberaki n'a rien de précisément gracieux ni tentant. Cependant comme cette mode ne saurait être générale, on n'est pas du tout obligé de l'accepter, et les chapeaux Pierrette, bonne femme, bergère ou tout autre conservant encore quelque simplicité, vous donneront peut-être l'air un peu moins tapageur ou, si vous l'aimez mieux, moins fin de siècle, mais ayant un cachet de bon goût et de femme comme il faut, que je sais que vous recherchez toutes.

Mais, comme je vous l'avais pronostiqué, nous voilà bien rendues, et cela n'a rien de fâcheux, je vous l'assure, à la véritable coiffure russe, c'est-à-dire le kakochnick, qui va réellement bien sur les cheveux foulés sur le devant de la tête.

Cette coiffure sera d'abord adoptée pour le théâtre et les concerts, comme n'offrant aucun encombrement et laissant la vue libre aux spectateurs de derrière ; puis, peu à peu, elle arrivera à faire la coiffure de rue et de visites, et nous deviendrons... des Russes.

Et, à propos de coiffures encombrantes, il me revient en mémoire une petite histoire, lue il y a quelque temps dans un journal critique des toilettes féminines, et enchanté de trouver parfois l'occasion de donner une petite leçon, sans avoir l'air.

Voici ce qu'il racontait :

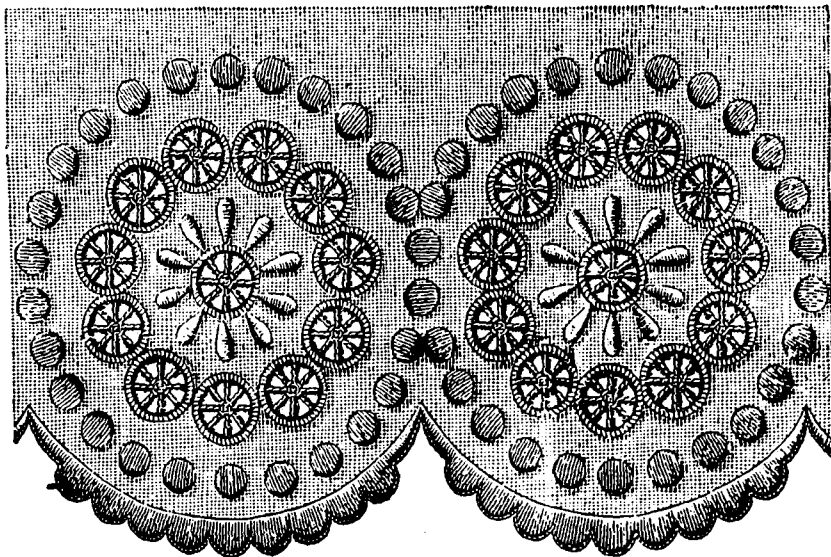
« Un directeur de théâtre, je ne sais plus dans quelle ville, mais à coup sûr un directeur pouvant passer pour un homme à l'esprit inventif, très ennuyé de toutes les réclamations faites par les spectateurs qui se trouvaient derrière les femmes coiffées des immenses chapeaux que vous savez, et qui empêchent si bien de voir, eut la très heureuse idée d'afficher en grosses lettres, sur la porte d'entrée du théâtre, une mention ainsi conçue :

« Toutes les dames sont invitées à quitter, avant d'entrer, leurs chapeaux au vestiaire. Il n'est permis de rester coiffées qu'aux femmes déjà âgées. » Dès le lendemain, il ne se présenta plus une seule femme gardant son chapeau sur la tête... On a ri ; mais on n'en a pas moins bien vu la scène derrière toutes les têtes brunes, blondes ou blanches, dont quelques-unes étaient, à coup sûr, d'une coquetterie peut-être un peu maladroite. »

Tout paraît changer, et pourtant rien ne change d'une façon bien absolue. Vous connaissez aujourd'hui les jupes nouvelles, toujours les mêmes à peu près comme coupe, mais dont on évite les godets, absolument passés de mode, en les tendant bien sur les hanches, et en réunissant bien tous les plissés derrière.

On semble renoncer aux corsages vestes ; mais ils sont remplacés par les boléros, que l'on retrouve sur presque toutes les toilettes, depuis les plus simples jusqu'aux plus habillées. C'est que le boléro se prête lui-même à toutes les transfigurations, soit en se fermant, en restant ouvert, sans ornements, avec manches semblables, comme si c'était un corsage, ou en s'ouvrant sur transparent de soie, s'il est en dentelle ou en étoffe claire, et encadrant chemisette ou gilet de grande richesse.

Ce sera tout à fait le vêtement intérieur de la saison.



DENTELLE AU CROCHET.

Les manches semblent avoir décidément adopté la forme qui doit durer tout l'hiver.

Et, à moins d'assez rares exceptions fantaisistes, voici quelle sera cette forme :

Manches très longues et avançant jusque sur la main ; très haut poi-



(La mode au théâtre.)

UN DES COSTUMES DE MELLE RÉJANE.

gnat plat jusqu'au-dessus du coude, et le dépassant de beaucoup ; au-dessus petit ballon très remontant. Au lieu de ballon, la forme papillon, aussi acceptée, est beaucoup plus gracieuse et surtout plus nouvelle. — Les manches empire ou manches gigot sont réservées aux jaquettes et aux vêtements de dessus.

Voilà au moins l'une des questions les plus importantes qui me paraît résolue, au moins pour quelque temps, sauf à y apporter soi-même les modifications jugées nécessaires pour l'appropriation personnelle. — Je m'aperçois fort bien que, à part les jaquettes droites qui font d'autant plus fureur qu'elles ont été plus longtemps rejetées, les collets ont une grande tendance à avoir en ce moment le pas sur les jaquettes cintrées. Celles-ci sont loin certes d'être renvoyées à leurs moutons ; mais sur une jaquette aperçue dans la rue, on rencontrera certainement deux ou trois collets. C'est surtout depuis que nous entrons sous le régime des fourrures qui sont toujours fort chères. Il en faut tant pour confectionner une jaquette !

Peut-être le froid vif nous les ramènera-t-il ; car le collet me semble être trop intime avec tous les vents qui nous apportent le nord, et il se soulève assez volontiers pour les laisser passer.

On porte plus de plis accordéon que jamais, et les corsages, les manches, les jupes elles-mêmes se montrent volontiers avec ces longs plis, dès qu'il ne s'agit pas d'étoffes trop épaisses. On plisse ainsi la mousseline de soie, le tulle, la dentelle, le surah, le foulard, et même les satins et les soies brochés, pourvu qu'ils n'aient pas beaucoup d'épaisseur.

VICOMTESSE D'AULNAY.

Si vos cheveux s'éclaircissent et se flétrissent, servez-vous de la Vigueur des Cheveux d'Ayer. Elle leur redonne la vitalité et la couleur.

DEVINETTE



—Qui donc cri ainsi après moi?

Chronique Théâtrale

QUEEN'S THEATRE

C'est la Cie de Vaudeville de Russell Bros, qui est l'attraction de cette semaine au Queen's. C'est bien certainement la première compagnie de ce genre qu'il nous soit donné d'avoir cette saison.

Les frères Russell ont su s'entourer des meilleures étoiles de Vaudeville. Les grands favoris, John et James Russell, dans leur comédie à deux personnages, suivie de jolies chansons et de mots d'esprit toujours nouveaux; Mlle Louise Montrose, cette étoile de la comédie, s'est aujourd'hui consacrée au Vaudeville; ce sera une surprise pour les spectateurs de constater la place exceptionnelle qu'elle y occupe.

Toute la troupe est composée d'étoiles de Vaudeville. Citons: Messieurs McAvoy et May, comiques irrésistibles; Drummond Staley et Belle Barbeck, musiciens-forgerons excentriques; Johnny Carroll, le celtique bouffon bien connu; Meyer Cohen, le baryton californien, dans ses nouvelles et populaires chansons; Muzuz et Muzzett, nouveautés acrobatiques des plus originales.

Le programme se termine avec les frères Rossi, spécialistes acrobatiques qui ont parcouru toute l'Europe et l'Amérique. Ils sont connus sous le titre de "Mysterious Sweetheart" et ils accomplissent des tours absolument étonnants.

Cette compagnie est la plus complète des compagnies de variétés et son engagement est d'une semaine seulement, avec matinées mardi, jeudi et vendredi. Nous aurons ensuite le beau mélodrame du jour: *The Heart of the Storm*, avec Williard Lee et une compagnie de premier ordre.

THÉÂTRE ROYAL



"Rose Hill English Folly Co.," de Rice Barton, est l'attraction de cette semaine au Théâtre Royal.

De l'avis de tous, c'est un véritable "cyclone burlesque" qui s'abat sur Montréal.

Il y a deux ans que nous ne les avons vus, ces gais amuseurs et nul doute qu'un joyeux accueil ne leur soit fait par ceux qui savent ce que veut dire leur arrivée parmi nous.

Le spectacle qu'ils vont nous donner est "Mechant Paris" qui sert d'introduction à 20 jeunes et jolies filles choisies parmi les premières danseuses et chanteuses.

L'étoile, c'est Mary Rostelle, la reine du burlesque que nous verront dans de nouvelles spécialités. Hickey et Nelson, le dernier succès européen dans leur acte original.

Mlle Newcomb, la chanteuse à la voix d'or, dans les chansons popu-

laires du jour. Cain et Mack, comédiens américains, en tous genres. Barton et Eckoff, musiciens fin de siècle. Melles Willard et Browne, les émicustillantes danseuses.

J. Herbert Mack, le pur vocaliste, avec le burlesque musical "Champagne et Huitres," accompagné des Clodoches dans le Jardin des Palmes; la Grotte illuminée, les Veuves momentanées, et, comme dernière sensation, les Danses en zigzags, le dernier cri du genre.

Semaine suivante: "London Sports Specialty Co."

PALLADIO

DANS LES AFFAIRES

Bouleau.—Votre fils est-il dans les affaires?

Rouleau.—Il est contracteur...

Bouleau.—Dans quelle ligne?

Rouleau.—... de dettes.

IDYLLE ÉPISTOLAIRE

Cher Monsieur... Mon très cher Monsieur... Mon cher Edouard... Mon bien-aimé Edouard... Mon chéri... Cher Edouard... Cher Monsieur... Monsieur!

UTILITAIRE

Le jour de la rentrée des classes, Toto fait ses préparatifs pour aller à l'école. Il est en train d'attacher avec une courroie un énorme paquet de livres.

—Tu veux donc bien travailler, que tu emportes tous ces livres? lui dit son père.

—Oh! papa, c'est pour m'asseoir dessus.

SCRUPULEUSEMENT VRAI

Monsieur Duvidon.—Comment pouvez-vous avancer que tous les musiciens sont des joueurs?

Monsieur Loustic.—Dame, ne consacrent-ils pas toute leur vie à jouer pour de l'argent?

UN LIEU HISTORIQUE

Le mari.—Sais-tu bien, ma chère amie, que là, sur ce terrain même, a commencé une guerre qui a duré dix ans?

La femme.—Là! Mais n'est-ce pas ici que tu m'as demandée en mariage?

Le mari (très digne).—Il y a juste dix ans!

PAS SA FAUTE

La dame.—Marie!... Marie!... Quel temps avez-vous donc mis à faire cuire cet œuf?

Marie.—Madame, ça n'est pas ma faute. La pendule de la cuisine a de si grandes minutes.

A L'ÉCOLE

Louiset.—Christophe Colomb, par sa naissance, était Italien.

Le professeur.—Parfaitement! Et qu'est-ce qu'un Italien?

Louiset.—C'est un joueur d'orgue de barbarie.

Notre faiblesse encourage chez l'enfant les défauts ou les vices que notre sagesse blâme chez l'homme. — UN PHILOSOPHE.

PAS NATUREL



Le photographe.—Je crois que vous allez avoir là un excellent portrait de Mme du Silence.

M. du Silence.—Je ne sais pas trop! La bouche est dans un état d'immobilité qui n'est pas naturel.

Si vous toussiez prenez le

BAUME RHUMAL

FEUILLETON DU SAMEDI

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 4 AVRIL :

LE SECRET DU SQUELETTE

Par GEORGES PRADEL

TROISIÈME PARTIE

LE MOT DE L'ENIGME

III — TROIS COUPS MANQUÉS — (Suite)

Se sentant suivi par son ami, il prit ses jambes à son cou et s'élança avec la vitesse d'un zèbre.

Bien lui en prit. La poutre s'éroulait avec un fracas de tonnerre, effleurant l'épaule de Lafressange.

Les deux amis en étaient effrayés pour la peur.

Flavien, sans mot dire, serrait la main de Lafressange.

Pas de remerciement entre eux. Une émotion poignante. Mauroy comprenait bien qu'au péril de ses jours, le cher Léo venait de l'arracher à une mort certaine.

Un attroupement considérable s'était aussitôt formé; de tous côtés on accourait, et, en tête du public, des agents de police.

D'autant que le madrier en s'abattant avait broyé une voiture, tué un cheval, grièvement blessé un cocher.

Au milieu de ce groupe se débattaient déjà l'entrepreneur de maçonnerie et ses contremaitres.

Ils ne comprenaient rien à l'accident. C'était une véritable fatalité.

L'entrepreneur, un gros homme à brave figure, rougie et convulsé par l'émotion, s'exprimait avec force gestes.

— On me fera payer tout ce qu'on voudra, répondit-il les larmes aux yeux, mais je jure Dieu que toutes mes précautions étaient prises. C'est une véritable malédiction! Il a fallu... qu'un imbécile, un idiot détachât cette poutre si solidement amarrée. Je ne sais pas ce qui lui a pris! la folie! Je vous dis, une vraie folie! Ah! il n'a pas attendu son reste, je vous prie de le croire. Il a filé et il a bien fait, les camarades lui auraient fait passer un vilain quart d'heure! Je vous prie de le croire! On a beau être Alsacien. C'est pas une raison pour faire des tours pareils.

Flavien et Lafressange s'étaient regardés, et d'un seul coup d'œil s'étaient compris!

— C'est un grand gaillard, — n'est-ce pas? fit Mauroy s'adressant directement à l'entrepreneur.

Celui-ci ouvrit de grands yeux.

— Oui, un grand gaillard, avec des longs bras, une barbe rousse en broussaille.

— Oui, oui, parfaitement cela.

Un sergent de ville intervenait.

— Comment savez-vous tous ces détails? demanda-t-il au journaliste.

— Parce qu'il m'a semblé voir un grand diable fait comme je viens de le dire, qui courait de toutes ses forces, tandis qu'on relevait le malheureux cocher.

— Par où a-t-il pris?

— Par là, fit Mauroy en désignant une direction au hasard, certain qu'il était que l'auteur de l'attentat était depuis longtemps en sûreté.

Les deux amis s'éloignaient.

— C'est ton homme de cette nuit, n'est-ce pas? dit Lafressange.

— Tu peux le croire, moi, j'en suis sûr. J'y ai immédiatement pensé.

— Quand je te disais que tu as tort de ne point l'avoir brûlé cette nuit.

— Oh! les misérables!... s'écria Mauroy en proie à une colère intense, ils ne reculeront devant rien!

Et ce qu'ils font, ces misérables, continua Flavien Mauroy, pour une affaire particulière, pour un individu qu'ils veulent supprimer parce que celui-ci les gêne, ils le font en grand contre notre pays, contre la France!... dont ils ont juré la destruction et la ruine!

Lafressange s'était arrêté tout surpris.

— Que veux-tu dire? demanda-t-il à son ami.

— Je dis, répliqua Flavien avec véhémence, que les gens que nous avons devant nous ne sont pas autre chose que des espions allemands! On m'accuse d'en voir partout, c'est que partout autour de nous il en existe. Ils se glissent dans nos maisons, dans nos familles, comme ils se faufilent dans nos banques, dans nos bureaux, dans nos usines!... Partout! Partout, te dis-je, nous sommes tous exposés au contact de cette lèpre. Ici ceux que nous avons devant nous travaillent à une entreprise particulière. Ils veulent avoir la feuille d'Or, parce qu'ils sont convaincus comme moi que derrière il y a

un trésor. Mais c'est un cas particulier, c'est un incident, ce n'est rien en comparaison de ce filet immense, aux mailles serrées qui se nomme l'espionnage et qui enveloppe la France entière... La main maudite de l'Allemagne! vois-tu, Léo, on la trouve partout... dans nos malheurs, dans nos querelles intestines, dans nos désastres extérieurs, dans nos grèves!... Nos grèves surtout! Oh! quel ennemi vil et méprisable que celui qui n'a pour armes que l'infamie et la trahison.

Lafressange, tout passif, écoutait l'explosion indignée de son ami.

— Et tu crois que la baronne?

— Prends patience! je t'ai promis des preuves, je te les fournirai! Et après!... après!... si j'existe encore... car au train dont ils vont, je crois que ma peau ne vaut plus grand-chose... après! c'est moi qui chasserai cette misérable de partout où je la rencontrerai.

— Et je t'y aiderai, ce jour-là, répliqua résolument Lafressange.

— J'en suis sûr... Une chose me console, fit Mauroy en changeant de ton, c'est que jusqu'à présent, c'est moi qu'ils visent... c'est moi qui étais en jeu, lorsque tu as pris ma place, c'est moi que l'épée de M. de Heynkel devait percer d'outre en outre. Mais qui me dit que ton tour ne viendra pas, et qu'ils ne chercheront pas à atteindre jusqu'à Mlle de Kermor.

— Oh! si je pouvais le croire!...

— Eh! que ferais-tu malheureux... Nous avons les mains liées... Nous faire justice nous-mêmes nous est jusqu'ici interdit, avons nous une preuve?

— Mais enfin, nous ne pouvons rester ainsi exposés au danger, et l'attendre... Je ne vais plus vivre, moi: je te prévins d'abord que je ne te quitte plus... que je m'attache à toi comme ton ombre...

Mauroy hocha la tête.

— Tu comprends bien, répliqua Flavien, qu'avec des adversaires semblables, je ne vais point me piquer de générosité et la faire au chevalier Bayard. Je me crois sans reproche, mais sans peur, c'est autre chose... J'ai une frousse de tous les diables, par cette raison que ce serait du dernier idiot d'être assassiné par ces gredins. Encore vingt-quatre heures et tu me verras filer vers des cieux plus élevés.

— Tu vas partir!... partir sans moi!...

— Parfaitement, je te laisse à Paris, tu as une tâche des plus difficiles, tu as à faire la paix avec Mlle Berthe, il me semble que cela ne marche pas au mieux de ce côté... Dame! elle a été fortement touchée, la pauvre créature...

— Et où vas-tu?

— Pour tous j'irai en Angleterre... voir si le squelette est toujours à sa place. Pour toi, je te dirai la vérité: je le laisserai en paix, ce pauvre mort... Et c'est pourtant lui qui me préoccupe, c'est Pomponne qui me préoccupe, Pomponne et l'histoire de ses amours avec la belle Hollandaise... Et, à mon estime, c'est en Bretagne, c'est du côté de Saint-Malo que je dirigerai mes pas.

Léo, en accompagnant son geste d'un muet sourire, menaça son ami du bout de son doigt.

— Tu vas bien souvent en Bretagne... tu as dû laisser un amour de ce côté... Toi l'homme fort!... Un regard de femme a dû découvrir le défaut de ta cuirasse...

Pourquoi, à cette plaisanterie faite sans aucune malice, Mauroy était-il devenu subitement très rouge?...

Pourquoi, lui, l'homme à l'élocution facile, se mit-il à chercher ses mots et ses phrases, comme s'il avait eu à se disculper?...

— Moi! l'homme fort!... tu veux rire!... Moi, l'homme à la cuirasse!... Mais tu oublies, malheureux! que j'ai été amoureux de la baronne! Nous fûmes rivaux!...

— Amoureux de la baronne!... Un caprice tout au plus!... Je te dis que tu dois avoir une passion en Bretagne... Mais je ne te demande pas ton secret, ami, d'autant...

— D'autant?... interrompit Flavien d'un ton inquiet.

— D'autant, répliqua Léo, que je suis convaincu que tu me le confieras ton secret, si tu en as un, dès que cela te sera possible.

— Tu as raison, conclut Mauroy, et ce mot mit un terme à l'entretien.

Il nous est inutile de suivre nos deux amis pendant cette journée qui s'écoula sans le moindre incident.

Lafressange, très inquiet, s'était promis de ne point quitter Mauroy d'une semelle.

Celui-ci, distrait comme à l'ordinaire, ne songeait déjà plus à l'accident préparé du matin. Il ne pensait plus, pour employer, cette fois justement, l'expression imaginée de M. Prud'homme, qu'il dansait sur un volcan, et qu'en réalité il avait une terrible épée de Damoclès suspendue au-dessus de sa tête!

Au *Courrier des Deux-Mondes*, où les deux amis passaient la majeure partie de leur après-midi, il n'y avait pas grand-chose à craindre. Léo se disait bien qu'au milieu des salles de rédaction, ou dans les ateliers de l'imprimerie, on ne viendrait pas s'en prendre à celui qu'il s'était juré de défendre.

Néanmoins, mis en éveil par les conjonctures du matin, il s'enquit

auprès du metteur en pages, si l'on n'avait point embauché d'ouvrier nouveau, engagé d'employé supplémentaire. Prudence est mère de sûreté, se répétait-il. Le journal fait, après un dîner des plus ordinaires chez Brébant, ils remontèrent rue Labruyère. Cette fois encore, Lafressange insista pour que Mauroy passât la nuit chez lui, mais ce dernier, pas plus que les autres fois, n'en voulut démordre, et prenant une voiture vers les minuit, il regagna son modeste domicile.

Pour bien expliquer ce qui va suivre, une courte description est indispensable.

Mauroy habitait, ainsi que plus haut nous l'avons dit, une rue conduisant verticalement à la montée de Montmartre.

Au premier étage, donnant sur la rue, une grande chambre, très spacieuse, encombrée de livres, de volumes, de revues, le tout entassé, les uns sur les autres, dans le plus stupéfiant des désordres au milieu duquel le propriétaire, seul, avait le don de se reconnaître.

Une petite entrée, un cabinet de toilette, il n'en fallait pas davantage à ce fantaisiste, à ce sceptique, c'est ainsi que le nommaient généralement ceux qui s'arrêtaient à ce que l'enveloppe pouvait avoir d'inégal et d'abrupt.

—Je suis là sur un sommet, disait-il, à ceux qui s'étonnaient, et j'ai deux pas à faire pour me trouver de l'autre côté de la butte en rase campagne.

Mauroy venait de rentrer chez lui, et aussitôt il s'était mis en veston de chambre. Quelques lettres à écrire, des notes à prendre, c'est ainsi que chaque soir il faisait avant de se coucher.

Ayant posé la plume sur le buvard, il se laissait aller à une rêverie des plus mouvementées, la lutte qu'il avait à soutenir, le secret de la Feuille d'Or, d'autre part, et enfin le secret renfermé au fond de son cœur, secret auquel Lafressange, sans le vouloir, avait fait allusion, toute cette fantasmagorie passait et repassait devant ses yeux.

Malgré lui, il revenait sans cesse à une idée dominante, car à diverses reprises il secoua la tête, en répétant à mi-voix :

—Non, c'est impossible, je deviens fou ! Elle en aime un autre ! Pourrait-elle jamais l'oublier !

Puis il reprenait quelques instants plus tard.

—Et dire que moi ! moi ! qui me croyais si fort, je frémis à l'idée de la revoir dans deux jours ! Me reconnaîtra-t-elle seulement ? La lumière luira-t-elle dans ce cerveau malade ? L'apaisement se fera-t-il dans ce cœur ulcéré ?

Involontairement, ses yeux tombèrent sur sa montre, posée en face de lui sur sa table, et il poussa une exclamation de surprise.

—Deux heures et demie ! Mais je ne dors plus, mais c'est complètement fou ! j'ai besoin pourtant de mes forces et de tout mon calme. Tout en prononçant ces derniers mots, il prêta l'oreille.

Un bruit insolite appelait son attention.

On marchait au rez-de-chaussée, en même temps, dans le plancher, il entendait un gémissement semblable à celui que produit le rongement continu d'un rat.

—Tiens, se dit-il à mi-voix, qu'est-ce que fait donc le père Salmon ?

Le susnommé était un industriel, moitié marchand de vins, moitié restaurateur, dont l'établissement occupait tout le rez-de-chaussée de la maison, au-dessous même de la chambre du journaliste.

Le bruit persistant, Flavien reprit :

—Il paraît qu'on veille encore et que l'on fête chez le père Salmon.

La curiosité, néanmoins, s'éveillait en lui ; la persistance de ce grincement qui se produisait au milieu de la chambre, dans le plancher même, presque sous ses pieds, l'intriguait.

Il se leva, reculant son fauteuil, le bruit cessa aussitôt.

Flavien marcha à l'une des fenêtres et l'ouvrit.

La rue était déserte et sombre.

Néanmoins, il sembla à Mauroy qu'un homme, de l'autre côté du trottoir, se tenait posté en sentinelle.

Evidemment, ceux qui déjà deux fois l'avaient manqué, traînaient encore quelque infamie contre lui.

Mauroy se recula, et se demanda quel parti il devait prendre !

La boutique du père Salmon, tout comme le reste de la rue, était plongée dans l'obscurité la plus profonde.

Étaient-ce simplement des malfaiteurs, des voleurs qui s'étaient introduits dans le débit du marchand de vins et qui forçaient sa caisse ?

Non ! Il était certain du contraire, c'est à lui qu'on en voulait.

Une seconde inspection le lui prouva bien vite.

De la boutique du marchand de vins, une autre ombre s'échappa, rejoignit l'individu qui faisait le guet.

Cette ombre qui agitait ses formes énormes dans la nuit, Mauroy la connaissait bien. C'était celle de Gotlieb Thurner, l'homme à la grande barbe rousse.

Il s'élança vers la porte de sa chambre, l'ouvrit et gagna le palier.

Mais il n'eut pas le temps de s'engager dans l'escalier.

Une détonation épouvantable ébranla toute la maison et la fit osciller sur sa base. Le plafond et la boutique du marchand de vins, et en même temps le plancher de la chambre à coucher, volèrent en éclats, donnant passage à une véritable trombe de flammes ; en même temps une odeur de gaz se répandait par toute la maison.

Quelques minutes plus tard, Flavien Mauroy, toujours courant, arrivait rue Labruyère...

—Quand je te disais de ne point sortir d'ici, lui dit Lafressange, après avoir écouté le récit du nouveau péril auquel son ami venait d'échapper.

—Bon cela, répliqua Mauroy, je demeure ici jusqu'à demain, c'est entendu. Demain je voguerai vers d'autres lieux plus hospitaliers. Seulement, lorsque tu verras chez Mme Chaudenay, soit la baronne, soit Théodore Mindeau, tu auras soin de laisser tomber d'un ton indifférent la phrase suivante, ne te l'ai-je pas déjà recommandé, je crois ?... " J'ai déposé la Feuille d'Or à la Banque de France. " De cette façon, les gredins qui me poursuivent te laisseront tranquille, du moins jusqu'à nouvel ordre.

—Je ferai tout ce que tu voudras, répliqua Léo.

IV. — GRÉVISTES ALLEMANDS

Nous abandonnerons Mauroy se dirigeant vers Saint-Malo, où l'appellent, sans compter les recherches que comporte *Pomponne*, les intérêts les plus divers, tandis que ses ennemis sont convaincus qu'il retourne, en bon chasseur, à Bridport, au souterrain de Corn-Castle, c'est-à-dire au point de départ de tout le drame dont nous poursuivons le récit.

Lafressange, seul, connaît le but du voyage de son ami ; mais le jeune journaliste est sur ses gardes, aucune indiscretion ne saurait plus lui échapper.

Nous devons revenir à l'intéressant Théodore Mindeau.

Au moment où Mauroy changeait de train à la Grande-Ceinture et, après un long détour, prenait le railway de Bretagne, c'est-à-dire vers les neuf heures du matin, le correspondant de la *Morgen Post* de Vienne sonnait nerveusement à la porte de l'hôtel de la baronne de Gunka.

Nous le savons, la baronne, la nuit aussi bien que le jour, était toujours prête à recevoir ses amis, nous devrions dire ses complices.

Le concierge n'eut pas plutôt transmis au valet de chambre, au moyen d'un tube acoustique, le nom de Théodore Mindeau, que l'ordre de laisser monter fut donné et que l'espion gravit lentement l'escalier conduisant au premier étage.

Ce fut Gertrude Herten qui vint au devant de lui.

—Ta maîtresse peut me recevoir à l'instant, n'est-ce pas, petite ?

—Oui, Monsieur Mindeau, répliqua Gertrude, bien sûr, madame y est toujours pour monsieur. Mais comme vous avez l'air agité, Monsieur Théodore ! Qu'est-ce qu'il y a donc encore ?

—On te dira cela tout à l'heure, car j'ai un renseignement à te demander, mais avant tout je veux parler à la baronne.

—Bien ! bien ! répondit l'ancienne fleuriste, en précédant Théodore et en lui ouvrant plusieurs portes, je serai à vos ordres quand vous le voudrez.

La baronne était debout, au milieu de son boudoir.

Au bruit de la porte, Mme de Gunka se retourna brusquement et laissa voir un visage contracté. Entre ses doigts crispés, elle tenait une carte couverte de signes bizarres.

Elle adressa un mouvement de tête répété à l'arrivant, comme si elle eût voulu dire :

—Hein ! vous savez !

—Oui, oui, répliqua Théodore, la malchance complète, l'insuccès sur toute la ligne.

Que voulez-vous ! Nous prendrons notre revanche. Il faudra bien en venir à bout. Gotlieb n'a pas été adroit, ou n'a pas été heureux, ce qui, pour nous, est absolument la même chose.

—Ce n'est pas tout, fit la baronne en crispant ses belles mains, vous ne savez pas ce que Lafressange m'a appris hier au soir chez les Chaudenay, et en cela il était soufflé par ce Mauroy que le diable écrase, il m'a dit que la Feuille d'Or était déposée à la Banque de France. Elle y est bien et, nous aurions beau faire, ce n'est pas nous qui pourrions la sortir de là.

—Savoir. Rien n'est impossible. J'avoue cependant que cette fortresse m'effraie. Mais la Feuille d'Or n'est rien ! C'est le cryptogramme qui est tout. Or, Mauroy doit l'avoir sur lui, ou le savoir par cœur. Si on pouvait tenir ce désagréable personnage entre quatre murs, bien à l'abri, on trouverait bien le moyen de le rendre indiscret.

—C'est une idée à creuser, fit la baronne.

—Mais n'a-t-il pas été amoureux de vous ?

Mme de Gunka fit un mouvement d'épaules.

—Ils sont passés, ces jours de fête ; aujourd'hui il m'exècre d'autant plus qu'il a éprouvé pour moi un certain penchant. C'est en

vain que j'essayerais de jouer Dalila auprès de lui ; je ne parviendrais point à lui couper les cheveux...

—D'autant, répliqua Théodore, qu'il les porte très courts.

—Laissons cela, fit la baronne ; le motif de votre visite si matinale ?

—Une insupportable corvée. Le major Gunther est venu hier au soir, je pourrais dire dans la nuit, me donner l'ordre de partir ce matin. A onze heures j'aurai quitté Paris.

—Et pour où cela ?

—Encore une grève à Aniches d'abord, dans un centre minier, à Somain ensuite, l'entrepôt de charbon. Si l'on pouvait en arriver à détruire le stock emmagasiné, ce serait un résultat superbe. Enfin, nous avons du monde là-bas et on a fortement travaillé depuis quelque temps, si bien que... la mine éclate.

Enchanté de son jeu de mots, Théodore se frotta vigoureusement les mains.

—Alors, vous partez ?

—Oui, et, comme bien vous pensez, je suis venu vous prévenir, vous dire au revoir, vous dire de ne pas faire d'imprudences pendant mon séjour là-bas.

—Taisez-vous donc, mon cher — fit Mme de Gunka avec une impatience méprisante — ne vous plaignez donc pas de mes imprudences ; elle doivent vous rapporter gros lorsque vous vous en faites le délateur.

Théodore tressaillit et devint rouge.

—Baronne, que croyez-vous donc ?

—Je ne crois pas... je suis certaine que c'est vous qui avez été me dénoncer au prince... Mais peu importe, mon cher, je ne vous en veux pas, vous faites votre métier, et en conscience, c'est dans l'ordre.

—Je ne veux pas prendre la peine de me défendre, répliqua Mindeau.

—D'autant que ce serait parfaitement inutile... Dites-moi le but de votre visite matinale, vous auriez dû commencer par là.

—Eh bien ! j'ai l'ordre d'emmener avec moi Gotlieb Thurner, et pour l'instant il se cache. Or, Gertrude Herten doit savoir où il se trouve.

Certainement Gertrude savait parfaitement où se trouvait son Gotlieb. Il aurait fallu voir qu'elle ne le sût point.

Elle ne dit point où elle fut le chercher ; toujours est-il que le colosse, quelques minutes plus tard, arrivait dans le petit salon de la baronne, conduit par la camériste.

D'où venait-il ? Gertrude l'avait caché, dans sa chambre peut-être dans les combles de l'hôtel, redoutant pour lui les recherches de la police, car, depuis quelque temps, elle trouvait qu'on lui faisait payer cher sa liberté, son exeat de Spandau.

Cette fille de la rue et du ruisseau, cette espionne, tenait énormément à son Gotlieb ; on pouvait s'en assurer rien qu'à la façon dont elle regardait le colosse, en admirant ses mains énormes, ses larges épaules et sa barbe surtout, sa barbe rutilante sur laquelle passait comme un flambolement d'incendie.

—J'ai un ordre pour toi, Gotlieb, — lui dit Théodore Mindeau et en même temps il mettait sous les yeux du Goliath tonton un morceau de papier recouvert de deux lignes de signes incompréhensibles pour tout autre.

Le Gotlieb ouvrit une bouche énorme, une sorte de four, dans l'entrebâillement duquel on apercevait des dents longues enchevêtrées et pointues, et il répondit dans son baragouin tudesque :

—Va, Monsieur Théodore

—C'est bien cela, répliqua le correspondant de la *Morgen Post* de Vienne. Nous partons dans un instant.

Discrettement, sans faire de bruit, sans attirer l'attention, Gertrude Herten s'était tenue dans un coin du petit salon, à demi cachée derrière une courtine.

Mais aux derniers mots de Théodore, elle se montra brusquement, le sourcil froncé.

—Et où l'emmenez-vous comme cela, monsieur Mindeau ? demanda-t-elle.

La baronne releva la tête.

—Gertrude ! s'écria-t-elle d'une voix où commençait à gronder la colère.

(A suivre.)



W. H. Ward.

Un Cas Presque

Sans Espoir.

Un Rhume Terrible. Aucun Repos ni jour ni nuit. Abandonné des Médecins.

UNE VIE SAUVÉE

EN PRENANT

Le Pectoral-Cerise d'AYER

"Il y a plusieurs années, j'ai attrapé un fort rhume accompagné d'une toux terrible qui ne me donnait de repos ni jour ni nuit. Les médecins, après m'avoir soigné de leur mieux, déclaraient mon cas sans espoir et dirent qu'ils ne pourraient plus rien faire pour moi. Un ami, ayant appris ma maladie, m'envoya une bouteille de Pectoral-Cerise d'Ayer que je me mis à prendre, et bientôt je me sentis grandement soulagé. Quand j'eus pris la bouteille entière, j'étais complètement guéri. Je n'ai jamais eu de toux bien importante depuis cette époque-là et je crois fermement que le Pectoral-Cerise d'Ayer m'a sauvé la vie." — W. H. WARD, 8 Quimby Ave., Lowell, Mass.

Le PECTORAL-CERISE d'AYER

La plus haute Récompense à l'Exposition Colombienne.

Les Pilules d'Ayer, le meilleur Purgatif de Famille.

Une Recette par Semaine

NETTOYAGE DES ÉPONGES DE TOILETTE

Un moyen très simple consiste à laisser tremper douze heures au plus les éponges dans de l'eau salée ; une grande poignée de sel gris pour une grande cuvette : telle est la dose. Les éponges, après ce bain qu'on fait suivre d'un lavage à l'eau pure, sont complètement dégraissées.

B DE S.

Dernier écho des examens de fin d'année :

—Voyons, comment appelleriez-vous un homme ayant deux pieds, tout au plus ?

—Un nain.

—Et un homme ayant quatre pieds.

L'élève réfléchit un instant, puis ingénument :

—Un quadrupède.

* * *

Deux politiciens causent de la hausse des loyers ;

—Sais-tu ce qui coûte le plus cher ?

—Dis toujours.

—C'est sont les petits appartements.

—Tu plaisantes ?

Nullement... calcule un peu, ce que coûtent à la France deux Chambres et un cabinet.

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Procurez-vous, cette semaine comme les précédentes, des scriptans de la Société Artistique Canadienne et vous accomplirez non seulement une bonne œuvre, mais encore vous arriverez peut-être à planter un clou à la roue de la fortune, cette déesse qui, comme l'occasion, n'a qu'une touffe de cheveux. Beaucoup ont gagné, d'autres gagneront encore, mais, ce qu'il y a d'essentiel c'est que tous, quelques soit la modicité de leur offrande auront contribué, dans la mesure de leurs moyens, à entretenir une œuvre utile, à en assurer le succès. N'est-ce pas la plus belle récompense que l'on puisse ambitionner ?

SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

La semaine écoulée a été un grand triomphe pour cette Société qui a trouvé le moyen, par ces temps difficiles, de mener à bien le non moins difficile placement d'un grand nombre de billets pour le bénéfice du Monument Mercier. Mais ce n'est là qu'un incident dans la carrière, déjà longue, de cette société de diffusion artistique et, un tirage terminé, un autre est immédiatement remis en marche et cela sans discontinuité. Le public connaît le chemin de la Société de Sculpture, il apprécie les efforts sans cesse renouvelés et sa participation régulière est acquise à chacun des tirages dont elle s'occupe.

TRIO DE PROVERBES

Le temps est à Dieu et à nous.

×

Ce qui est bon pour l'un ne l'est pas pour l'autre.

×

D'un petit gland sort un grand chêne.

SANCHO PANÇA.

Bains Turcs.

Si vous désirez jouir d'une rare volupté ; si vous désirez être net comme jamais vous ne l'avez été ; si vous voulez que votre épiderme soit actif et en bon état de fonctionnement ; si vous voulez vous débarrasser de votre rhume, rhumatisme, etc. ; si vous désirez échapper à l'oppression causée par le mauvais temps ; si vous désirez satisfaire la curiosité bien naturelle à chacun de se débarrasser de tout ce qui peut s'attacher à son corps...

Allez prendre un

BAIN TURC

Rue Ste-Monique, 140.



Se Sentait Elevé dans les Aïrs.

BLAINE, N.Y., Jan. 1894. (1)

Je ne pouvais dormir des nuits, j'étais si nerveux que je me sentais élevé dans les airs jour et nuit ; quand je fermais les yeux ils semblaient vouloir sortir de ma tête ; je ne pouvais fixer mon esprit sur quoique ce soit. Je me sentais devenir détraqué. Après avoir pris le Tonique Nerveux du Père Koenig seulement durant deux semaines, je me sentis tout changé, je me considérais guéri maintenant. J'ai recommandé ce Tonique à d'autres, toujours avec le même bon résultat.

W. H. STERLING.

DELHI, ONT., Jan. 14, 1891.

Ma femme a fait usage de 6 bouteilles du Tonique Nerveux du Père Koenig ; elle n'a pas eu d'autres attaques, je crois que ce remède a donné l'effet voulu. Je le recommande avec plaisir à tous ceux qui souffrent de cette terrible maladie, "l'Epilepsie," et que Dieu vous aide dans votre bonne œuvre.

JOHN GRANT.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades l'auront reçus cette médecine gratuite.

Ce remède a été préparé par le Dr. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.

Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS

E. McGALE 2123 rue Notre-Dame, Montréal.

LAROCHE & CIE, Québec.

LA CONSOMPTION GUÉRIE.

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses et après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussez par le désir de soulager les souffrances de l'humanité, j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec des instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.

W. A. NOYES, 59 Powers' Block, Rochester, N. Y.

QUEEN'S THEATRE

Sparrow et Jacobs..... Gérants

Prix Populaires!

MATINÉES
DU
Bon Marché

MARDI,
JEUDI,
SAMEDI,

Prix:
15c

—ET—
25c

PAS PLUS HAUT.
Bureau de vente des Billets au Théâtre,
toujours ouvert.

Toute cette Semaine

Russell Bros

COMEDIENS
ET UNE

C^o de Vaudeville
Fin-de-siècle

Venant:

The Heart of the
Storm

LES

**Cigarettes
La Fayette**

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES!

CINQ Cents

LES FORESTIERS CATHOLIQUES

Le 23 octobre, il y a eu, à la Cour Notre-Dame No 199, de l'Ordre des Forestiers Catholiques, une cérémonie d'ordre intime bien propre à resserrer les liens existant entre tous les membres de cette association.

Le Dr Gustave Demers qui, depuis cinq ans, montre tant de dévouement à la Société, a reçu une touchante adresse richement enluminée, ainsi que son portrait peint à l'huile et superbement encadré.

Le héros de la fête répondit en termes émus, remerciait tous les membres de la Cour présents à cette touchante réunion et particulièrement les membres dévoués du comité d'organisation de la fête, messieurs N. Lemieux, A. Bélanger, O. St-Amour, R. Bélanger et N. Simoneau.

Il y eut de charmants discours de prononcés; puis des morceaux de chant et de piano, ainsi que l'excellente musique de l'orchestre Bédard.

Le Rev. chanoine Martin, chapelain de la Cour, a adressé la parole, exhortant tous ceux qui ne font pas encore partie de l'ordre à combler cette lacune.

La salle était superbement décorée par A. H. Bélanger, un des membres du comité d'organisation.

En résumé c'est un joyeux souvenir que cette charmante et cordiale soirée, souvenir qui marquera dans la mémoire de tous les assistants.

Un garçon de café sans place s'est vu réduit à entrer dans l'administration des pompes funèbres.

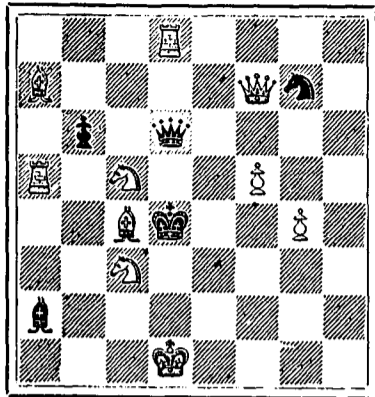
Aussitôt en fonctions, il voit arriver un individu correctement vêtu.

- Monsieur désire.
- Une bière
- Brun ou blonde?

ECHecs

PROBLÈME No 84

Par U. ASSELIN
NOIRS



BLANCS

Les blancs jouent et font mat en deux coups.

SOLUTION DU PROBLÈME No 81

- | BLANCS | NOIRS |
|------------|-------------------|
| 1 - R 7 F | 1 - R 4 F |
| 2 - C 2 D | 2 - C 3 F (échec) |
| 3 - R 4 C | 3 - R 4 F ou T |
| 4 - P ou T | 4 - Échec et mat |

Ont trouvé la solution du Problème No 81

MM. G. F. Wilkins, T. Brunet, Fiac (Montréal); O. Gili (Québec); V. Assolin (Worcester, Mass.); A. Labouret (Nouvelle Orléans).

Jeux d'Esprit

Problème No 21

SIX ANAGRAMMES

- 1 - Il a eu borne. Loi ne brave.
- 2 - A gai donne franc rire.
- 3 - N'éternués.
- 4 - Vaine ronde. Adieu, Néron.
- 5 - Vois ta rente.
- 6 - Vie à qui nous caresse.

Problème No 22

LETTRÉS INCONNUES

Ajouter une même Voyelle et une même Consonne aux huit mots suivants et former huit Prénoms féminins.

MANIE. HABITES. CARMEL. BASILE.
CHIA. NAGE. RUA. NICE.

Problème No 23 - TABLEAU PARLANT



Quelle est la Scène historique représentée par ce Dessin?

Problème No 24

ÉNIGME

De diverses façons on m'a déjà chanté,
Car je suis tour à tour, et sur la même page,
Le symbole de l'esclavage,
L'emblème de la force et de la liberté.

Problème No 25

CHARADE

Mon premier se trouve être un terme de gram-
[maire];
Mon second d'un piano doit former le clavier;
Et mon tout fut le nom d'un grand contre-
[bandier].
Ou, si vous aimez mieux, projectile de guerre.

Adresser les solutions des Problèmes à
PHILIDOR.

Solutions des Problèmes

DE 11 A 15
No 11

Quand on aura détruit ou chassé les chiens
de berger, le troupeau humain sera manœuvré
par les loups.

- | No 12 | No 13 |
|---|--|
| SYNONIMES | CONTRAIRES |
| Commencement d'un problème | Fin d'un proverbe |
| Quartier Unique Invité | Toute Éphémère |
| Richesse Image Eden Navire | Rond Inconvenient Economique Négation |
| Nègre Essai | Noble Externe |
| Silencieux Armure Immortel Tribut | Drapeau Opaque Unir Triompho Éloge |
| No 14 | No 15 |
| Fa Falaise Do Cordoue Sol Vesoul Mi Amiens Si Ancenis La Luon Ré Sancerre | Secondat de Montesquieu. Françoise de Motteville. Charles Nodder. Pauline Bonaparte. François Itabelais. Louis Racine. |

Ont trouvé les solutions des problèmes de 6 à 10
Ont trouvé 3 solutions: G. F. Wilkins (Montréal).
Ont trouvé 1 solutions: MM. Jean Rivard (Sherbrooke); Ego (Montréal); A. Labouret (Nouvelle-Orléans).
Ont trouvé 3 solutions: Cocardasse, Passapoli & Cie (Montréal); U Asselin (Worcester, Mass.).
A trouvé 2 solutions: Castor (Montréal).

THEATRE ROYAL

Sparrow & Jacobs Prop. Gérants

PRIX
Matinée: Semaine commençant le lundi,
9 NOVEMBRE
Après-midi et soir

10c **ROSE HILL**
.. et .. **English Folly Co.**

Un Cyclone Burlesque.
Présentant le grand spectacle burlesque:

20c **"WICKED PARIS"**
Et l'originale farce musicale:

"CHAMPAGNE AND OYSTERS"
Avec beaux décors, effets électriques, costumes luxueux et des spécialités de haute classe.

Bureau des billets au Théâtre ouvert de 9 heures du matin à 10 heures du soir.

Venant: **London Sports Specialty Co.**

IVRESSE DE LA VITESSE



Ils s'en vont rapides, les deux voyageurs ci-dessus, rapides et sans qu'aucune fatigue les arrête. Ainsi s'en va celui qui se livre aux décevants plaisirs de l'ivresse. Avant que la course vertigineuse qui l'emporte ne soit terminée, qu'il s'arrête rue St-Denis, au No 1425, chez le Dr Sylvestre, ou chez le Dr Létourneau, au No 803 de la rue Cadieux. Un des deux le guérira!

Les réflexions de Penoute



Se tirer la barbe a toujours été considéré comme l'action d'un homme qui réfléchit profondément.

M. Penoute, représenté ci-dessus, réfléchit donc, mais à quoi?

A s'acheter un beau mobilier neuf et cela à bon marché!

Pas tant de réflexions, Penoute, allez donc simplement rue Notre-Dame, 1926, chez T. E. & A. MARTIN, et vous m'en direz des nouvelles.

TEABERRY FOR THE

HARMLESS **TEETH**
CLEANSING

ZOPESA CHEMICAL CO.
1-CAA- TORONTO 25c.

30 novembre 98



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.

Jan 96

Concerning Newspaper Advertising

Consult CANADIAN ADVERTISING AGENCY
 JOHN I. SUTCLIFFE H. R. STEPHENSON
 EUROPEAN OFFICES, AMERICAN OFFICES,
 60 Watling St., London, Eng. 26 King St. E., Toronto, Can.
 5 Rue De La Bourse, Paris, Carter Bldg., Boston, U. S. A.

—Au tribunal correctionnel:
 Le président.—Ce que vous nous dites là n'est pas sérieux.
 L'accusé.—C'est très sérieux! Je suis sincère, et la meilleure preuve que je ne veux pas conter de blagues au tribunal, c'est que je n'ai pas pris d'avocat!

Casse tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 50



Ont trouvé la solution juste: Mlle J. H. Chasles, Mlle Grevier, Mlle Wilfrid Desjardins, Mlle Rosina H., Nap Bertrand, Louis Bisailon, E. Bois, E. Bousseau, Philippe Corbeau, Germain Demeul, Arthur Payette, Alex Raymond, P. O. Richard, Achille Ronette, Mlle Alphonsine Shonier (Montreal, Qué.), A. J. Bayeur, Jos Campeau (Berthierville, Qué.), Mme Anguste Portelance, Louis Bessette, imprimeur, Ph. E. Landry (Farnham, Qué.), Dame Zénon Trudel (Hull, Qué.), Delle Yvonne Valois (Lachine, Qué.), Mlle Gabrielle Langlois, Roger Valois (Lachine, Qué.), Alfred Bouchard (Lévis, Qué.), J. P. P. Robert (Marieville, Qué.), Mlle Victor Boisvert (Ottawa, Ont.), Mlle Alphonsine Verret, Jos Masse (Québec, Qué.), P. A. Bouvier (Rougemont Station, Qué.), Mlle Marie Anne Allaire (St-Guilhaume d'Upton, Qué.), Oscar Denis (St-Henri de Montreal, Qué.), Mlle Anne Dupont (St-Hyacinthe, Qué.), Mlle Alice Bussière, Mlle Mary Bussière, Edmond Bussière, Joseph Dalme (St-Sauveur Québec), Louis Dubois (Sherbrooke, Qué.), Mlle F. R. Blondin (Somerset, Qué.), J. R. Boisvert (Stamford, Qué.), Mlle Hélène Patry, Mlle Mary Patry (Victoriaville, Qué.), Mlle O. M. Lamoureux, J. C. Hamel Waterloo, Qué.), Mlle Alphonsine Plourde, E. Billant, Elzéar Desrosiers, Joseph Dufresne, A. J. Ed Landry (Brunswick, Me.), Hypolithe Thibault (Bridgeport, Conn.), Mlle Wilhelmine (Burlington, Vt.), Moïse Patrin (Central Falls, R. I.), Philias Boucher (Haverhill, Mass.), Jos D. Goulet (Holyoke, Mass.), Alphonse Laperle (Lawrence, Mass.), Mlle Martin, Mlle Ida L. Héroux, Arthur Leblanc (Leviston, Me.), Mlle Amanda Grevier, Mlle J. S. Aubin, W. Desmarais, J. A. Picher, C. B. Roux, Arthur Simard,

Jos E. Rousseau (Lowell, Mass.), Fred G. Coolidge, Abraham Guay (Manchester, N.H.), Mlle Juliette Vaillancour, Mlle Pierre Jambou, M. A. Brien (Nashua, N.H.), Mlle Alexina Melançon (New Bedford, Mass.), Mlle E. D. Parisseau (New Market, N.H.), L. Ledue (Northampton, Mass.), Y. Derbes (Nouvelle-Orléans, La.), Marc Jim Gagnon (Salem, Mass.), Mlle Malvina Jean, Joseph Jean, Joseph Desjardins (Somersworth, N.H.), Alfred Paris (West Manchester, N.H.), Aurise Desaulniers (Woonsocket, R.I.), Georges E. Cartier (Montreal, Qué.), Mlle P. Provost (Hull, Qué.), Stanislas Poirier (Therbyville, Qué.), J. O. Drouin (Québec, Qué.), Jos Larivière (Sault au Récollets, Qué.), Antonia Gouin (Ste-Anne-de-la-Pérade, Qué.), Peter Benmuck (Colosse, N.Y.), Thomas Hébert (Lawrence, Mass.), Mlle Marina Lange (Nouvelle-Orléans, La.).
 Le tirage au sort a fait sortir les noms de Mme Wilfrid Desjardins, 55 Janet (Montreal, Qué.), Mlle Mary Patry, (Victoriaville, Qué.), Jos D. Goulet, 117 High (Holyoke, Mass.), Mlle Yvonne Valois (Lachine, Qué.), Germain Demeul, 290 Denoungay, Montreal, Qué.).
 Les cinq personnes dont les noms précédent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal, 50 centimes en argent, ou une magnifique cigarette pour homme ou dame. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.
 Solutions justes du No 49 arrivées en retard: P. Corbeau (Montreal, Qué.), Mlle Genevieve Langlois, Roger Valois (Lachine, Qué.), Mlle Agnes Proby (Ottawa, Ont.), P. E. Landry (Farnham, Qué.), Joseph Jean (Somersworth, N.H.).

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais
 DENTS POSEES SANS PALAIS
 S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
 No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

... LISEZ ...
"Le Monde"
 LE SEUL
JOURNAL CONSERVATEUR
 — Du Soir —
 A MONTRÉAL

Le mieux renseigné sur toutes les questions d'actualité

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

Un Medium d'Annonce hors ligne

BUREAUX ET ATELIERS:
 NO 75 RUE ST-JACQUES

Liquidation de Faillites

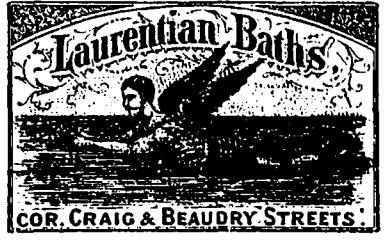
Argent à Prêter
 Achats d'Obligations Municipales

M. ROMEO PREVOST & CIE

Experts-Comptables, Liquidateurs et Fidei commissaires

Chambres 41 & 42 Batisse des Chars Urbains

MONTRÉAL



BAIN RUSSE
 "TURC"
 "PRIVÉ"
 LEÇONS DE NATATION

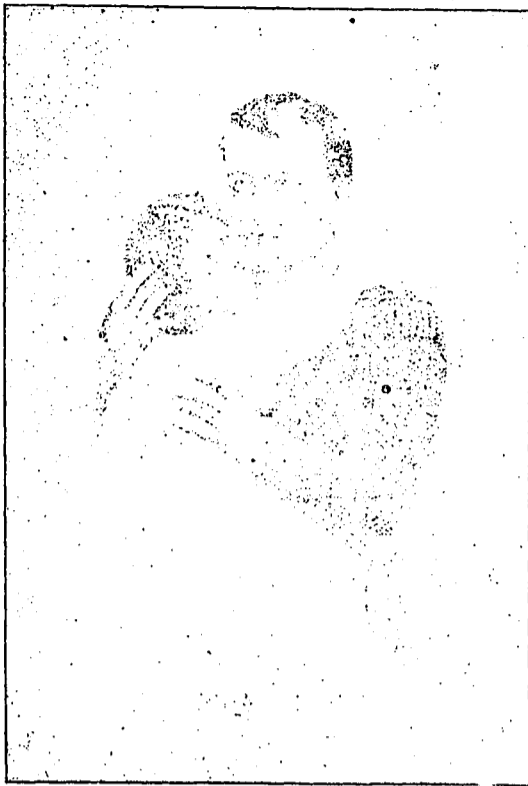
Ouvert depuis 6 hrs A. M. à 10 hrs P. M.
 Dimanche, 6 hrs A. M. à 10 hrs A. M.

There's No Use Wasting Words on
Ripans Tabules
 - THEY -
CURE HEADACHE, DYSPEPSIA, CONSTIPATION, HEARTBURN, DIZZINESS, BILIOUSNESS.
 DRUGGISTS SELL THEM.
 ... And That's All There is to say ...

LA
Société Artistique Canadienne
 210 RUE ST-LAURENT
PROCHAIN TIRAGE
 18 Novembre '96
BILLETS ENTIERS, - 10 CENTS

DISTRIBUTION } Le Numéro 55,816 a gagné le prix de \$1,000.
 do do 28,621 do 400.
 4 NOVEMBRE } do 81,606 do 150.

N.B.—Les tirages ont lieu au Monument National, rue St-Laurent, à 1½ heure de l'après-midi. Le public est invité. Admission gratuite.



NAPOLÉON Ier ET SON FILS LE ROI DE ROME.

Nouvelles et Magnifiques Primes DU "SAMEDI"

Tout ancien abonné qui renouvellera son abonnement au SAMEDI, pour 6 mois ou un an, en payant d'avance; tout nouvel abonné au SAMEDI qui paiera un an ou 6 mois d'abonnement d'avance, auront droit gratuitement et franco, sur leur demande, dans tout le Canada et les États-Unis à une des deux primes suivantes:

10 - Napoléon Ier et son fils le Roi de Rome

magnifique chromo-lithographie, de 21 x 33, œuvre d'un jeune artiste canadien de 21 ans, Mr A. E. Charron.

20 - Le Fils de l'Assassin

Un beau volume in-16 de 100 pages.

A tous nos acheteurs au numéro, sur envoi de la somme de 25 Centins, nous adresserons, également franco, Napoléon Ier et son fils le Roi de Rome.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Propriétaires,

Rue Craig, 516, Montreal.



Fausces dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste

Heures de consultations: 9 hr a.m. à 6 p.m.

Tél. Bell 2818

20 Rue St-Laurent

Casse-tête Chinois du "Samedi" - No 52



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition, PHILEMON ET BAUCIS.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

Avis Important - Il sera donné en primes aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le mercredi 18 novembre, à 10 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou une magnifique épingleto pour homme ou dame, ou 50c en argent, au choix des gagnants.

50 ANS EN USAGE I

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^R CODERRE



POUR
GUERISON CERTAINE
DE TOUTES
Affections
biliennes,
Torpeur du
Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-94



Confitures
Gelées
Marmelades

Garanties Fruits et Sucre Granulé.

VINAIGRE PUR Garanti sans addition d'acides et fabriqué sous le contrôle du gouvernement.

MICHEL LEFEBVRE & CIE
MONTREAL

VIN VIAL

PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA
Tonique puissant pour guérir:
Anémie, Chlorose, Phthisie, . . .
. . . Epuïsement Nerveux
Aliment indispensable dans les Grossesses difficiles,
LONGUES CONVALESCENCES et tout état de langueur
caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.
J. VIAL, Chimiste, Lyon, France.
Echantillons gratuits envoyés aux médecins.

A. MONGEAU
No 42 RUE ST-LAURENT
(Entre les Rues Craig et Vitre.)



Examen gratis de la vue par un opticien spécialiste.

GOMME du Dr Adam
Pour le Mal de Dents
En vente partout. - 10 cts

Tél. des March. 550

Tél. Bell 8025

The Edward Cavanagh Co.

MANUFACTURIERS ET IMPORTATEURS DE

Peintures, Huiles, CHARBON

QUINCAILLERIES

FERRONNERIES, Etc.

2547 A 2553 RUE NOTRE-DAME

Coin des Seigneurs

MONTREAL

Société Nationale de Sculpture

(A RESPONSABILITÉ LIMITÉE)

Incorporée par lettres patentes le 18 juin 1895.

Fonds Capital, - \$50,000

Distribution tous les Mercredis

PRIX DU BILLET, - 10 cts.

11 BILLETS, \$1.00.

100 BILLETS, \$8.00

L'attention du public est attirée sur la liste suivante des principaux numéros gagnants depuis le mois d'Août et sur le fait que la "Société Nationale de Sculpture" donne à ses souscripteurs en échange de leur billet de 10 cts une plus grande valeur que toute autre organisation.

S. CLERMONT, Rigaud, P.Q.	\$1,500	E. ROUSSEAU, Montréal, P.Q.	400
F. DENIS, Rockland, Ont.	1,500	T. PLOUFFE, Longueuil, P.Q.	250
J. CLÉMENT, Montréal, P.Q.	1,500	A. OUMET, Montréal, P.Q.	250
T. E. BARBEAU, " "	1,500	JOS. GAUTHIER, " "	250
O. LAFORTUNE, " "	1,500	A. DUPRÉ, " "	100
J. E. ECREMENT, " "	1,500	B. RICHARD, " "	100
PIERRE GERMAIN,		F. HUOT	50
Villa Mastai, St-Roch, Québec,	1,500	A. X. LABROSSE, Vankleek Hill,	25
W. McKINNON, Québec, P.Q.	400	DME BISSONNETTE, Montréal, P.Q.	25
L. N. RIOUX, " "	500	G. RIENDEAU, Fils, " "	25
J. B. A. DAVID, Montréal, P.Q.	500	DAME MARCOU, " "	25
H. CHRISTIN, Longueuil,	400	JAMES GUAY, " "	25
J. M. DUFRESNE, Ass.-Gérant		JOS. ROY, " "	25
Banque Nationale, Montréal, P.Q.	400	W. HARRISON, " "	25
ART. ST-GERMAIN, Lowell, M.	400	J. H. DORAY, " "	25

Ainsi que plusieurs centaines de prix de \$25, \$10, \$5, et plusieurs milliers de prix de moindre valeur.

On demande des Agents.

J. ED. CLEMENT, - - - - - Secrétaire-Gérant.

Boîte de Poste 1025.

104 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.